


Ex
Biblioteca
N. P. Ledru
Cognomine
Comus.



71509

Rare

e

L'ANTI-VENUS PHYSIQUE.

71509

PREMIERE PARTIE.

OU

CRITIQUE

DE LA DISSERTATION

Sur l'origine des Hommes & des Animaux.

N'éveillez point le chat qui dort.



1746.

71509

Cenſeur de ma chére pareſſe,
Pourquoi viens-tu me réveiller
Au ſein de cette enchantereſſe
Où j'aime tant à ſommeiller ?
Laiſſe-moi, Philoſophe auſtere,
Goûter voluptueuſement
Le doux plaiſir de ne rien faire
Et de penſer tranquillement.

Merc. de Fr. Mars 1746. p. 48.

AVERTISSEMENT.

IL y a près d'un an que je voulus faire au Public le petit présent que je prends la liberté de lui faire aujourd'hui; mais le titre de cet Opuscule lui porta malheur. A son seul aspect les Libraires le dédaignerent. Venus Physique, *dirent-ils, n'a pas eu le moindre débit : y a-t'il lieu d'espérer que sa Critique en ait? Elle fut donc condamnée à rester dans l'oubli; mais une circonstance favorable vient l'en tirer peut-être. Le principal motif qui m'avoit porté à l'écrire étoit le desir de plaire à*

AVERTISSEMENT.

M. de M.... J'ai appris que depuis quelques jours il eſt de rctour en ce pays pour peu de tems. J'en profite pour faire paroître ce petit Ouvrage, ſans oſer cependant me flatter qu'il ait l'avantage de lui plaire : qu'il le liſe, & je ſerai content.

CRITIQUE



CRITIQUE
DE
LA DISSERTATION
PRE'TENDUE PHYSIQUE
à l'occaſion du Negre Blanc.

VOUS me reprochez, Monſieur, un ſilence pour lequel je croyois que vous me deviez des remercimens ; mais puiſque ſur cet article nous nous trouvons d'opinions différentes, je me

ſais un honneur de ſoumettre la mienne à la vôtre. Qu'on m'accuſe après cela d'être entêté. Voilà ſans contredit une preuve du contraire bien convaincante.

Hier un de nos amis me prêta myſtérieuſement, & pour fort peu de temps, un vieux Livret déguiſé ſous un titre nouveau. Je l'avois lu l'année derniere. A la premiere lecture il m'avoit raiſonnablement déplu. Je n'ai pu finir la ſeconde. Cependant j'ai réſolu de profiter de cette occaſion pour réparer, ou du moins juſtifier mon ſilence. Il m'a

pris envie d'en faire la critique. C'est là, direz-vous, ce qu'on appelle envie de femme grosse ; la mienne mérite ce nom, peut-être moins encore par sa singularité, que par son impatience. Dès aujourd'hui je la satisfais. C'est assez la façon dont j'en use avec mes envies, quand cela m'est possible. Il me semble pourtant qu'en cette rencontre mon empressement vient moins du désir de me contenter, que de celui de faire ma paix avec vous.

D'ailleurs, on ne me prête l'ouvrage que pour un jour ou deux. J'espere que ce que

je vais vous en dire vous fera d'autant plus de plaisir, qu'il est encore peu connu, malgré la précaution qu'a prise l'Auteur, de ne le faire paroître que sous le manteau, & malgré le titre nouveau dont il l'a décoré, dans l'espoir de tenter la curiosité du public. L'année derniere il étoit intitulé *le Negre Blanc*. Cette année il s'appelle *Venus-Physique*; titre aussi intéressant que le premier étoit singulier. On auroit peut être pû tout aussi bien lui donner celui de *Priape*. A l'égard de l'épithete *Physique*, on verra combien elle lui convient.

Comme l'Auteur, en pere tendrement attentif, paroît ne négliger rien de ce qui peut parer ses jolis petits enfans; je m'étonne qu'à la tête de celui-ci, son benjamin, il n'ait pas encore mis une image, une estampe qui en représentât le double objet. Cette perspective auroit agréablement amusé & prévenu favorablement ses lecteurs. Apparemment il a craint de blesser les regards timides de ses chastes *Lycoris*; car il a envie de les attirer. Pour cet effet, il a soin de les avertir en latin par une épigraphe tirée de Virgile, qu'el-

les peuvent le lire sans crainte d'y rencontrer aucune indécence. Vous verrez combien sa plume chaste a ménagé leur scrupuleuse pudeur.

Au reste s'il a pu consentir à priver son livre d'un ornement aussi essentiel que la jolie estampe que j'y regrette, il a sçu l'en dédommager par une Préface importante & d'un goût nouveau, quoique d'un mérite qui ne l'est pas. La voici.

„ L'une des Dissertations „ qu'on trouvera dans cet Ou- „ vrage parut l'année *passée*. „ Quoiqu'elle semblât par son

„ titre promettre l'explication
„ d'un Phénomene qui *attiroit*
„ *la curiosité* de tout Paris, on
„ ne s'y étoit point proposé de
„ l'expliquer. Cette Dissertation
„ n'étoit que le préliminaire
„ d'un systême par lequel
„ on essaye de rendre raison,
„ non seulement de la
„ naissance des *Negres Blancs*,
„ mais de plusieurs autres Phénomenes
„ plus difficiles &
„ *plus importans sur* les différentes
„ espèces d'hommes
„ qu'on voit répandues *sur* la
„ terre. Pourquoi les habitans
„ de la Zone torride sont noirs?
„ Pourquoi les peuples les plus

„ nombreux & les plus beaux „ ſe trouvent dans les Zones „ temperées ? Pourquoi les „ Zones glaciales ne ſont ha- „ bitées que par des nations „ difformes ? Comment tou- „ tes ces différentes eſpèces „ peuvent n'être ſorties que de „ deux premiers parens ? " Et pourquoi, je vous prie, tous ces points d'interrogation ? Celui qui les a mis devroit bien apprendre à ponctuer.

„ L'Auteur, continue-t-il, „ ne ſe nomma point. On cher- „ cha beaucoup à le deviner. „ Parmi ceux à qui on attribua „ l'Ouvrage, il y en avoit qui

„ lui faiſoient honneur, d'au-
„ tres qui lui faiſoient tort. Il
„ ne ſait ſi cette incertitude
„ lui fut avantageuſe, ou pré-
„ judiciable; & ne s'en em-
„ barraſſe pas beaucoup.

Parlez-moi d'un homme comme celui-là. Voilà ce qui s'appelle un brave Auteur. Jadis nos Ecrivains timides tâchoient par des Préfaces modeſtes de prévenir en leur faveur les Lecteurs; mais aujourd'hui ce n'eſt plus la mode. Parmi les François, juſqu'où n'étend-elle point ſon capricieux Empire? Nos beaux eſprits ne font plus de Préfaces

que pour inſulter, pour ainſi dire, leurs Lecteurs, & les avertir qu'ils s'embarraſſent fort peu de leurs ſuffrages. Voilà ce que produit l'envie de donner du neuf. Peut-être le pardonnerois-je à notre Auteur, s'il étoit l'Inventeur de cette mode; mais étoit-ce la peine d'être copiſte, plagiaire juſques dans les ſottiſes qu'il dit au public, & ne pouvoit-il pas bien en dire de ſon crû?

L'honnête & gentille Préface que vous venez de voir, n'étoit-elle pas bien néceſſaire pour l'intelligence de l'Ouvrage? Ne jette-t-elle pas un

grand jour deſſus, quand elle nous apprend que *l'une des Diſſertations qu'on y trouve, parut l'année paſſée;* que *quoiqu'elle ſemblât par ſon titre promettre l'explication d'un Phénomene qui* attiroit la curioſité *de tout Paris, on ne s'y étoit point propoſé de l'expliquer ?* Eh ! pourquoi donc choiſir un titre qui promettoit cette explication ? N'étoit-ce que pour tromper le public ? Sans doute c'étoit encore pour faire parler de ſoi, bien ou mal, il n'importe, pourvu qu'on en faſſe parler. Il eſt des hommes d'une trempe ſinguliere : s'a-

git-il dans la République des Lettres de quelque expédition ſcientifique ? Auſſi-tôt ils mettent tout en œuvre pour en obtenir la commiſſion. Paroît-il une Cométe ? Eh vite, écrivons ſur la Cométe. Le bruit court qu'il eſt arrivé à Paris un *Negre Blanc*. Faiſons promptement imprimer quelque choſe dont le titre ait du moins raport au nouveau Phénomene. Si nous nous ſentons incapables d'imaginer rien ſur ces matieres ? Répétons ce que les autres ont dit : rapportons, traduiſons ou faiſons traduire des paſſages Anglois. Par-deſſus

tout cela faiſons le leger, l'ingénieux, le galant. Il y aura des gens aſſez dupes pour croire que nous le ſommes ; il s'en trouvera même d'aſſez ſimples pour le dire tout haut ; ce qu'il y a de cerrain, c'eſt qu'on parlera de nous : & dût-ce être en mal, encore une fois on en parlera. Il eſt toujours glorieux d'attirer les regards du public, de devenir le ſujet de ſon entretien de quelque façon que ce ſoit, & nous n'avons pour parvenir à cet honneur qu'un moyen : c'eſt de profiter de l'occaſion.

C'eſt ainſi que parviennent

ces gens qui avec des talens fort médiocres ſont venus à bout de ſe rendre fameux, & qui ſans avoir jamais fait un bon Livre, font beaucoup de bruit. On a bien raiſon de dire que ceux qui en font le plus, ne ſont pas toujours les plus grands hommes ni les plus ſages. Ces beaux eſprits manqués ſont ſemblables à ces demi-beautés follement avides de réputation, bonne ou mauvaiſe, qui ne perdent aucune occaſion de ſe produire en public, & qui croyent qu'il y va de leur gloire de faire ſans ceſſe parler d'elles. La médi-

ſance, peut-être même la calomnie, leur paroiſſent moins injurieuſes que le ſilence. Il faut abſolument que leurs charmes ſoient toujours ſur le tapis. Notre Auteur veut auſſi y mettre ſon nom à quelque prix que ce ſoit.

Mais qu'entend-il par ce Phénomene qui attiroit *la curioſité* de tout Paris? On attire les *curieux* & non *la curioſité*. C'eſt elle qui *attire*, ou plutôt ce ſont ces objets rares qui *attirent*; & la curioſité *entraîne*, *pouſſe* vers les raretés.

Après avoir lu que cette Diſſertation qui parut l'année *paſ-*

ſée, n'étoit que le préliminaire d'un ſyſtême par lequel on eſſaye de rendre raiſon, non ſeulement de la naiſſance des Negres Blancs, mais de pluſieurs autres Phénomenes plus difficiles & plus importans ſur les differentes eſpèces d'hommes qu'on voit répandues ſur la terre; ne vous ſemblera-t'il pas étrange d'apprendre que la premiere de ces deux Diſſertations, qu'on traite de préliminaire, contient cent quinze pages, tandis que l'autre n'en contient que quarante-ſept & n'en contiendroit que quatre, ſi l'on en retranchoit les balivernes étrangeres

au ſujet ? C'eſt pourtant cette ſeconde Diſſertation qui explique *pluſieurs Phénomenes difficiles & importans*. N'eſt-il pas effectivement bien difficile, ou du moins bien important de ſçavoir pourquoi les habitans de la Zone torride ſont noirs ? N'eſt-il pas auſſi fort utile de donner des traités ſur la génération ? Je voudrois bien ſavoir ſi les plus ſublimes ſpéculations ſur cette matiere influent en aucune façon ſur la pratique, & ſi l'Auteur avec toutes ſes méditations profondes fait mieux que le plus ignorant porte-faix

exercer l'art qui nous rend peres. Je voudrois bien encore qu'il m'apprît pourquoi il prétend que *les Zones glaciales ne ſont habitées que par des nations difformes*. Eſt-ce parce que l'une ne nourit que des Nains & l'autre des Geans? A ce compte il doit traiter de difformes auſſi ceux de ſes compatriotes qui ſont plus grands ou plus petits que lui. Et qui lui a dit que chacune de ces nations-là, ſi elles ne ſont pas plus ſages que lui, ne le taxe pas lui-même de difformité? Ou je me trompe, ou il y auroit moins d'injuſtice dans leur ju-

gement que dans le ſien.

Quelquefois pourtant il eſt aſſez judicieux. Il en a donné une preuve en rendant ſon Ouvrage anonyme. *L'Auteur*, dit-il de lui-même, *ne ſe nomma point*. Je trouve qu'il fit fort bien. *On chercha beaucoup à le deviner*. S'il dit vrai, il faut qu'il y ait des gens bien curieux & bien deſœuvrés. *Parmi ceux à qui l'on attribua l'ouvrage, il y en avoit qui lui faiſoient honneur*. Je n'ai pas de peine à le croire : *d'autres qui lui faiſoient tort*. Cela me paroît difficile. *Il ne ſait ſi cette incertitude lui fut avantageuſe ou préjudiciable*;

il faut qu'il ſoit bien vain pour ne pas ſavoir cela. *Et ne s'en embarraſſe pas beaucoup*. Pourquoi donc ſe faiſoit-il imprimer? Apparemment dans la ſeule vuë d'être utile à des concitoyens jaloux & même ingrats; ſans en attendre, ſans en vouloir d'autre récompenſe que le plaiſir ſecret de leur avoir fait du bien. C'eſt ſans difficulté le plus doux fruit qu'un cœur vraiment généreux puiſſe recueïllir de ſes bienfaits: ſurtout quand il peut dérober ſon nom à la connoiſſance de celui qu'il oblige.

Notre bienfaiteur anonyme

n'a point joui, du moins tranquillement, de cette ſatisfaction. Soit par gratitude, ou par ingratitude, quelques eſprits oiſifs ſe ſont, dit-on, effectivement obſtinés à le deviner. Je connois des gens qui gageroient qu'ils y ont réuſſi. Ils prétendent le reconnoître à des écarts bizarres dont ils le croyent ſeul capable. Son ſtile, les élans de ſon imagination, ſes penſées recherchées répondent ſelon eux parfaitement à ſon allure, à ſes geſtes convulſifs & à ſa façon de ſe mettre.

A ce portrait on ne recon-

noîtra pas aſſurément M. de M. . . . . Il y a pourtant eu des perſonnes qui l'ont ſoupçonné d'avoir fait le coup. J'ai même ouï-dire à un Médecin qui paſſe pour être un de ſes intimes amis, que nous n'avions en François rien d'écrit comme le Negre Blanc, & qu'il n'y avoit en France que cet Académicien qui fût capable d'écrire ainſi. Quelqu'un lui répondit malignement qu'il avoit raiſon : je le crois effectivement encore quant au premier point ; mais le ſecond eſt une erreur dans laquelle il ne nous eſt plus per-

mis de demeurer. C'eſt l'Auteur des *Jugemens ſur quelques Ecrits nouveaux* qui nous en tire. Il ôte à M. de M. . . le Negre Blanc pour le reſtituer à un ami fort ſavant, dit-il, & de beaucoup d'eſprit, dont il tait le nom, on ne ſait pas trop pourquoi, à moins que ce ne ſoit par amitié : car ordinairement il révéle aſſez volontiers le nom des Ecrivains, même ſans qu'ils l'en prient. Je ſouhaite que malgré cet air de myſtere le public s'en rapporte à ſa parole. Pour moi, j'y crois autant que quelqu'un qui connoît parfaitement la

foi qu'on y doit ajouter. Un pareil témoignage peut-il laisser la moindre incertitude sur le compte de M. de M....? On pourroit peut-être tout au plus soupçonner quelqu'un de ses bons amis d'avoir eu la double générosité de lui céder le *Negre Blanc*, tant qu'il a fait quelque bruit; & de le réclamer tacitement, dès qu'il est tombé dans le juste décri, où l'a entraîné *Vénus Physique*. Sérieusement, quoique je convienne avec M. DesRoziers & avec tous ses Lecteurs, que ce fameux Astronome, n'est point ce qu'on appelle un *ingénieux*,

un

un galant Auteur, je ne puis me résoudre à l'accuser d'être celui de l'ouvrage en question.

Au reste que ce soit lui ou un autre qui en soit le veritable pere, qu'il ne craigne de ma part aucune indiscrétion. Son nom n'est point un des défauts de son livre. Il peut avoir des raisons pour le cacher, ou du moins pour le voiler, & sans vouloir les pénétrer, je les respecte. Je sais trop la juste distinction qu'on doit mettre entre un Ouvrage & son Auteur.

Le nôtre aime étrangement le latin. Jamais Précepteur de

Penſion n'en cita plus ſouvent ni plus mal-à-propos. C'eſt apparemment pour engager ſes *Lycoris* à le lire. Non content de l'Epigraphe qui précéde ſa Préface, il la reléve d'une enfilade de vers latins qui ne finit point. On ſeroit tenté de le prendre pour un garçon Chirurgien qui fait ſes preuves en cette langue, tout fier d'être nouvellement Maître-ès-Arts, & un des premiers de ſa profeſſion, à qui l'on ait impoſé l'inutile honneur d'entendre le langage des Romains.

Pour groſſir ſon mince vo-

lume par la multiplicité des titres, l'Auteur divise son Ouvrage en un grand nombre de petits Chapitres, dont le premier qu'il appelle *l'exposition du sujet*, n'est qu'un tissu mal formé de Réflexions morales, anatomiques & galantes. Il commence ainsi. *Nous n'avons reçu que depuis très-peu de temps une vie que nous allons perdre. Placés entre deux instans dont l'un nous a vu naître, l'autre nous va voir mourir, nous tâchons envain d'étendre notre être au-delà de ces deux termes : nous serions plus sages si nous ne nous appliquions qu'à*

en bien remplir l'intervalle. Après une réflexion pareille, peut-on aſſez s'étonner de voir l'Auteur s'amuſer à vouloir faire des livres ? Le goût qu'il affecte pour les citations latines, auroit bien dû lui faire placer ici le Paſſage d'Ovide : *Video meliora proboque, deteriora ſequor.*

Les hommes, pourſuit-il, ſe ſont plus facilement perſuadés qu'après leur mort ils devoient comparoître au Tribunal d'un Rhadamante, qu'ils ne croiroient qu'avant leur naiſſance ils auroient combattu contre Menelas au Siege de Troye. Pour l'in-

telligence du Texte, l'Auteur érudit se commente, & apprend par une note françoise les différens noms sous lesquels Pythagore disoit avoir en divers temps paru dans le monde. Il falloit assurément que l'Auteur ne sçût pas les vers d'Ovide sur ce sujet, car il n'eut pas manqué de nous en régaler. Il continue.

Cependant l'obscurité est la même sur l'avenir & sur le passé: & si l'on regarde les choses avec une tranquillité philosophique, l'intérêt devroit être le même aussi: *Il est* aussi *peu raisonnable d'être fâché de mourir trop*

tôt, qu'il seroit ridicule de se plaindre d'être né trop tard. Il n'est pas vrai que l'intérêt doive être le même sur l'avenir & sur le passé. Nous sentons malgré nous à l'égard de l'un une crainte, que nous ne pouvons pas éprouver à l'égard de l'autre. Je me soucie peu, & n'ai nulle raison de me soucier de ce que j'étois avant ma naissance; mais je suis justement inquiet de ce que je deviendrai après ma mort: & il est essentiel pour ma félicité future, ou pour mon bonheur présent, que je sçache à quoi m'en tenir. Il seroit même à

ſouhaiter pour ma tranquillité, que je l'appriſſe auſſi des lumieres de la raiſon. Au milieu des ténébres dont elle nous environne, ou plutôt dont ſon flambeau nous laiſſe environnés; dans l'incertitude pour les uns de l'anéantiſſement, ou d'une vie nouvelle; pour les autres d'un ſupplice ſans fin, ou d'une béatitude ſans bornes, doit-on, peut-on trouver déraiſonnable qu'une perſonne qui jouit d'un ſort heureux, d'un ſort dont elle eſt contente, ait du regret à mourir? Par exemple, qu'une jeune beauté, adorée d'un

amant, d'un époux adorable, ait regret à le quitter, pour entrer dans le néant, ou pour aller ſubir l'arrêt d'un Juge qu'on lui a peint ſévére, irrité contre les pécheurs & inexorable? Ce ne feroit pas courage, grandeur d'ame; ce ſeroit imbécillité que de ne pas ſentir de ſi juſtes regrets : & il y a de l'extravagance à les trouver déraiſonnables. Il y auroit, en laiſſant tant de biens, de la ſtupidité à entrevoir d'un œil indifférent le néant; & plus encore à enviſager ſans trembler ce maître terrible & ſouverain, aux

pieds duquel les plus grands Saints, les Héros les plus vertueux ne se prosternent qu'en tremblant. Foibles humains, l'espoir de comparoître au Tribunal de ce Juge redoutable est pourtant l'espoir le plus doux dont vous puissiez vous flatter en sortant de cette vie: orgueilleux Philosophes, pouvez-vous le concevoir sans en frémir? Et pouvez-vous raisonnablement blâmer les regrets, les frayeurs d'une personne qui, pour s'exposer à de tels dangers, abandonne la jouissance de tout ce que la terre a d'appas? C'est le com-

ble de la folie. Parmi les Chrétiens celui même qui ne se soucie pas de vivre, doit craindre de mourir.

Il n'y a gueres moins d'extravagance à avancer *qu'il seroit ridicule de se plaindre d'être né trop tard*. Ne vaut il pas mieux sans comparaison, naître sous le Regne d'un Prince éclairé, Protecteur des Arts, juste, humain, généreux, amateur de la paix; que de vivre sous la domination d'un Roi sans goût, sans esprit, inique, cruel, avare, sanguinaire? Peut-on être indifférent à venir au monde, sujet d'un

Titus ou d'un Néron ? L'Auteur qui s'applaudit tant d'habiter une Zone plutôt que l'autre, n'a-t'il pas encore plus de raiſon de ſe féliciter d'être né ſous le Régne de ſon Monarque, plutôt que ſous celui d'un autre ? Son ſentiment eſt peut-être dans ſa bouche une noire ingratitude. Quoi qu'il diſe, je ne crois pas qu'on doive avoir plus d'indifférence pour les différentes parties du temps, que pour les divers païs de la terre. Si jadis Alexandre put, ſans paſſer pour ridicule, regretter qu'Homére fût né avant lui, les Homéres fu-

turs pourront bien ſans craindre le ridicule, ſe plaindre à leur tour d'être nés après l'Alexandre de nos jours. Il n'eſt donc ſouvent, ni *déraiſonnable d'être fâché de mourir trop tôt*, comme l'a témérairement avancé l'Auteur, ni *ridicule de ſe plaindre d'être né trop tard*.

Paſſons à l'anatomie. Il nous apprend » que neuf mois a-» près qu'une femme s'eſt li-» vrée au plaiſir qui perpétue » le genre humain, elle met » au jour une petite créature » qui ne différe de l'homme » que par la différente propor-

» tion & la foibleſſe de ſes par-
» ties. « Eſt-ce que *la proportion* qui eſt entre les membres d'un enfant différe de celle qui eſt entre les parties d'un adulte ? » Dans les femmes » mortes avant ce terme, on » trouve l'enfant enveloppé » d'une double membrane, *at-*
» *taché par un cordon au ventre*
» *de la mere*. « Que cette expreſſion peint mal la façon dont le fœtus eſt attaché ! Je défie que ſur cette peinture on s'en forme la véritable ſituation. On ne doit pas dire que *l'enfant eſt attaché au ventre de la mere* ; c'eſt l'enfant qui eſt

attaché par le ventre à la mere. Il falloit donc dire que le fœtus eſt par le nombril, ou par un cordon qui lui pend du milieu du ventre attaché à la mere; encore cela même ne ſeroit-il pas trop bien dit.

Plus le temps auquel l'enfant devoit naître eſt éloigné, plus ſa grandeur & ſa figure s'écartent de celle de l'homme. Celle devoit être au plurier; mais c'eſt ſans doute une faute d'Impreſſion. Après pluſieurs autres nouvelles découvertes anatomiques de cette force-là, ce fameux Anatomiſte nous dit: » Je vais vous expliquer les

» différens ſyſtêmes qui ont
» partagé les Philoſophes ſur
» la maniere dont ſe fait la gé-
» nération. Je ne dirai rien
» qui doive allarmer votre pu-
» deur : mais il ne faut pas que
» des préjugés ridicules ré-
» pandent un air d'indécence
» ſur un ſujet qui n'en com-
» porte aucune par lui-mê-
» me. « Peut-être eut-il été mieux de mettre *ſur un ſujet* qui par lui-même *n'en comporte aucune*. *Aucune* eſt un peu fort. A cela près, ce qu'il dit là eſt ſenſé : & il faut en bonne foi lui rendre juſtice à ſon avantage comme à ſon deſa-

vantage. L'occaſion de lui être favorable n'eſt pas aſſez fréquente, pour la paſſer malicieuſement ſous ſilence. Je vous promets que je n'en manquerai aucune : & ce n'eſt pas là m'engager à un grand travail.

Nous avons déja rapporté quelques-unes des Réflexions morales & anatomiques de l'Auteur : nous voici enfin venus aux galantes. Oh ! c'eſt là ſon fort. » L'homme, dit-il,
» eſt dans une mélancholie qui
» lui rend tout inſipide, juſ-
» qu'au moment où il trouve
» la perſonne qui doit faire
ſon

» ſon bonheur. Il la voit . . .
» Elle ſe rend. . . . Il eſt déja
» parvenu à l'endroit le plus
» délicieux . . . . . Il n'y
eſt pas arrivé tout-à-fait ſi
vîte que je vous y mene ; il
s'eſt un peu amuſé en chemin,
mais il m'impatientoit. Après
l'avoir fait repoſer ſur cet endroit
où je l'ai laiſſé, l'Auteur
s'écrie ſubitement : » *Ah malheureux!*
qu'un *coûteau mortel*
» *a privé de la connoiſſance de*
» *cet état* : le ciſeau qui *eut tranché*
le fil de vos jours vous
» *eut été* moins funeſte. *En vain*
» vous habitez de vaſtes Palais,
vous vous promenez

» dans des jardins délicieux ;
» vous possédez toutes les ri-
» chesses de l'Asie ; le dernier
» de vos esclaves qui peut goû-
» ter ces plaisirs, est plus *heu-*
» *reux* que vous. *Mais* vous
que la *cruelle* avarice de vos pa-
rens a *sacrifiés* au luxe *des*
» *Rois*, tristes ombres, qui n'ê-
» tes plus que *des voix*, gé-
» missez, *pleurez* vos mal-
» heurs, *mais* ne chantez ja-
» mais l'amour.

A qui en veut-il là ? Qu'est-ce qu'il apostrophe ? Sont-ce les gardiens odieux de la chasteté des tristes Sultanes ? Convient-il de leur dire *envain*....

vous possédez toutes les richesses de l'Asie, le dernier de vos esclaves &c. au surplus examinons un peu ce qu'il leur dit.

Ah ! est une exclamation sans goût, il falloit à sa place un *que je vous plains !* L'Auteur fait le vif & veut mettre du feu, où il ne faut être que touchant, & placer un air de compassion. Je voudrois bien savoir ce que lui ont fait ceux dont il s'agit pour les traiter de *malheureux*. Le terme est impropre : c'est *infortunés* qu'il falloit dire; mais apparemment il ne sait pas la différence de ces deux termes :

coûteau eſt bas en cet endroit, & *mortel* trop vague; je m'étonne qu'il n'ait mis *raſoir*. C'étoit *un fer homicide* qu'on devoit faire ſervir à cette opération. Qu'entend l'Auteur par ces mots *a privé de la connoiſſance de cet état*? S'il prétend que celui qu'il plaint avoit déja acquis *la connoiſſance de cet état*, ce n'eſt que de ſa jouiſſance dont il devoit dire qu'on l'a privé, & non pas de *ſa connoiſſance*, que la perte qu'il a faite ne l'empêche malheureuſement pas de conſerver. C'eſt bien lui qui peut répéter ce que l'ingénieux Bertaut Evê-

que de Scez difoit du temps que les Evêques favoient faire des chanfons,

Félicité paffée,
Qui ne peux revenir ;
Tourment de ma penfée,
Que n'ais-je en te perdant perdu le fouvenir !

Ce fouvenir eft ce qui contribuë le plus à fon malheur, c'eft ce qui le rend pofitif. Il n'eft que négatif pour ceux de fon efpece qui n'ont jamais connu l'avantage de ce qu'ils ont perdu. Cette perte eft toujours un malheur, mais ce n'eft plus une peine : ce n'eft que

l'absence d'un plaisir & d'un plaisir inconnu.

Si par ces mots *a privé de la connoissance de cet état*, l'Auteur a, comme je le pense, voulu signifier quelqu'un qu'on ait empêché d'acquérir cette connoissance, il me semble que sa pensée n'est point renduë nettement par le verbe *a privé*; qui convient également au temps passé, au présent & peut-être au futur. J'aurois voulu une expression qui n'eût convenu qu'au dernier, le seul je crois, qu'on a voulu désigner; & l'on auroit eu cette phrase plus supportable, *que*

je vous plains ! infortunés auſquels un fer homicide a ravi le moyen de connoître cet état. Mais pour la réndre paſſable, il a fallu n'y laiſſer de la premiere que trois ſyllabes, *cet état*; dont même je lui fais grace; car à la rigueur c'étoit *ſituation* & non pas *état* qu'il falloit dire : il a l'air trop durable pour être bien placé en cet endroit.

Le ciſeau qui eut tranché le fil de vos jours vous eût été moins funeſte. Cette penſée eſt fauſſe: car en ſuppoſant avec l'Auteur que la vie eſt un bien moins précieux que celui qu'il regrette tant, cela n'empêche

pas qu'elle ne ſoit toujours un bien ; & quelque peu qu'il vaille, ceux qui n'ont plus que lui, l'aiment encore mieux que rien du tout. A la bon-heure qu'il leur reſte moins à perdre, qu'ils n'ont perdu ; mais il ne faut pas dire qu'en perdant le peu qui leur reſte, avec ce qu'ils ont déja perdu, leur perte eût été moins grande. Pour réduire cette penſée à une valeur raiſonnable, ç'auroit été bien aſſez de dire *le ciſeau qui* tranchera *le fil de vos jours vous* ſera *moins funeſte*. On peut dire à peu près la même choſe de ce qui ſuit. *Envain*

vous habitez de vastes palais, &c. Je veux bien convenir que les palais, les richesses, les beaux jardins ne sont pas capables de dédommager de la perte en question; mais pour cela je ne crois pas qu'ils soient totalement inutiles. *En vain... vous possedez toutes les richesses de l'Asie; le dernier de vos esclaves qui peut goûter ces plaisirs est plus* heureux *que vous.* N'eut-il pas été plus délicat de dire est plus *riche* que vous? & mieux encore est plus *riche que son maître?*

Mais vous que l'avarice de vos parens a sacrifiés au luxe

des Rois ; ce *mais* là ne fait point bien du tout où il eſt : on ne doit jamais le mettre au commencement d'une propoſition, à moins qu'elle n'ait une eſpece d'oppoſition avec celle qui la précede. Par exemple on diroit bien *l'Auteur ſe croit fort galant ; mais il n'eſt que gaillard :* au lieu qu'il feroit ridicule de dire, *l'Auteur n'a point de juſteſſe ; mais il manque de délicateſſe*. Or il n'y a point d'oppoſition entre les deux phraſes, c'eſt préciſément le même ſens principal : ainſi c'étoit *& vous* qu'il falloit & non pas *mais vous. Que la*

cruelle avarice; j'aurois préféré *parricide* à *cruelle*. *A ſacrifiés* n'eſt pas juſte. Ce ne ſont pas eux qui ont été ſacrifiés, ce ne ſont que leurs plaiſirs; ce n'en eſt même qu'une partie. *Au luxe des Rois*. Quand on fait des ſacrifices aux *Rois*, il ſied bien de les appeller les Dieux de la terre. *Triſtes ombres*, *qui n'êtes plus que des voix*; ſuppoſé que cela s'entende, il falloit éviter la rime de *Voix* & de *Rois*. *Gémiſſez*, *pleurez vos malheurs*. Si l'Auteur fait *pleurer les voix*, apparemment qu'il fera *ſoupirer* les yeux. Un autre n'eût pas eu cette fineſſe, il auroit

dit tout ſimplement *gémiſſez*, ſoupirez *vos malheurs ; mais ne chantez jamais l'amour*. Je ne dis rien de ce *mais* ſi voiſin du précédent ; mais pourquoi l'Auteur défend-il à ces voix de jamais chanter l'amour ? eſt-ce parce qu'elles n'en connoiſſent pas les plaiſirs ? Ce n'eſt pas là une raiſon pour leur ravir juſqu'à la douceur de les célébrer ; car c'en eſt une que de parler même des peines que cette paſſion cauſe. Si l'Auteur ne vouloit pas abſolument que ces pauvres voix chantaſſent les plaiſirs de l'amour, il devoit bien du moins

leur laiſſer la conſolation de ſoupirer ſes peines.

Jugez par cet échantillon des galanteries & des agrémens de l'Auteur. En vérité ſi je ne ſçavois pas bien que le Médecin dont j'ai parlé ci-deſſus eſt intime ami de M. de M.... je croirois qu'il parloit ironiquement, en diſant qu'il n'y avoit en France que lui capable d'écrire ainſi. Comment un pareil jugement a-t'il pû ſortir de la bouche de quelqu'un qui paſſe pour un homme d'eſprit, & pour un Médecin digne d'avoir de la pratique?

Au reſte ne trouvez-vous

point, Monſieur, mon examen trop ſévére? J'avoüe que dans ce morceau j'ai cenſuré quelques bagatelles que je n'aurois pas relevées, ſi elles en euſſent été les ſeuls défauts; mais quand on fait tant que de critiquer un endroit particulier, je crois qu'on ne doit omettre aucune des taches qu'on y découvre; autrement ce ſeroit donner à penſer qu'on ne les a pas apperçuës. Malgré cette raiſon bien des gens me traiteroient d'épilogueur. Dans les matieres agréables, on n'exige pas, diroient-ils, tant d'exactitude. Il eſt même

quelquefois à propos de la ſacrifier aux agrémens ; mais je répondrois à ces gens-là que je n'écris point pour eux. Je ſoutiens que les matieres agréables ſont celles qui demandent le plus de juſteſſe. Une jolie penſée reſſemble à une jolie fille. Les laides peuvent ſe négliger, on n'y prend pas garde: & leur figure les met à couvert de la critique : mais il n'en eſt pas de même des jolies ; elles s'attirent toujours des regards trop attentifs. Immoler la juſteſſe aux agrémens, c'eſt les tronquer ; c'eſt leur ſacrifier la plus belle partie d'eux-

mêmes. L'exactitude les redouble, ou plutôt sans elle il n'en est point de véritables. Quand on ne peut pas les réunir, il ne faut point se mêler d'écrire sur certains sujets. On peut être juste sans agrémens, cela n'arrive que trop souvent; mais on ne peut être vraiment agréable sans justesse. Que l'Auteur ne se contentoit-il du premier avantage, s'il n'étoit pas capable d'atteindre au second : il auroit dû se souvenir de cette fable, où la Fontaine dit que,

Peu de gens que le ciel chérit & gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.

La matiere qu'il a traitée étoit ſuſceptible d'agrémens, mais elle n'en exigeoit pas. Il n'avoit qu'à ſuivre prudemment l'exemple de tous les Anatomiſtes qui ont écrit avant lui; mais il n'a pas voulu. Il viſe à être original. Il jouë l'agréable. Oh! parbleu, Monſieur, qui prétendez faire le joli, on vous apprendra à rabbattre de vos prétentions: ou du moins ſi vous y perſiſtez encore, ce ne ſera pas de ma faute, & pour le coup il faudra que vous ſoyez incorrigible.

Depuis pluſieurs étés toutes les fois que je vais à la pro-

menade, j'y rencontre un certain petit homme déja vieux, extrêmement contrefait, & laid en cramoisi, qui a la fureur de relever toujours sa laideur & sa difformité par les habits les plus galans. Quand je l'apperçois, je crois voir l'esprit de notre Auteur. Sa manie est assez à la mode chez nos jeunes gens. Parce qu'ils ont vû qu'un bas blanc, une culotte de velours cramoisi & un habit court avoient bonne grace sur une jambe, une cuisse & une taille bien faites, ils se sont apparemment imaginés que la grace étoit attachée aux

bas, à la culotte & à l'habit; & ils ont beau être mal faits & cagneux, vous les voyez tous en habit court, en culotte de velours cramoiſi, & en bas blancs. Par le même principe il n'y a point de petite laidron qui ne ſoit la premiere à courir après les modes nouvelles les plus coquettes, & qui n'oſe s'embarraſſer d'une robbe couleur de roſe, de ſeriſe, ou des autres couleurs les plus brillantes, deſtinées à être portées par de jolies perſonnes ſeulement, ou tout au moins par des tailles élégantes.

N'eſt-il pas du dernier ridi-

cule d'oser, comme nous l'avons vû ces hyvers passés, prophaner les plus jolis mantelets par les minois grotesques qui avoient la sottise de s'en accoutrer? Quand j'allois à la Comédie, la plus agréable à mes yeux n'étoit pas celle qu'y joüoient les Acteurs & les Actrices de profession: c'étoit de voir sans cesse roder impudemment autour du Théatre une foule de quilles blanches, & toutes les loges mais principalement les premieres, disputer à nos cheminées le bizarre agrément de leurs garnitures à la mode, de pagodes

& de marmouzets. Je voudrois que la politeſſe, ou plutôt l'uſage permît auſſi-bien que la raiſon de rire au nez de tous ces ſinges bottés. Leur ſot & contagieux exemple commence à paſſer des corps juſqu'aux eſprits. La plûpart des Auteurs aujourd'hui veulent abſolument faire les galans.

Ce qui redouble le ridicule dont s'eſt couvert le nôtre, en faiſant inutilement des efforts pour orner de quelques fleurs ſon Ouvrage, c'eſt qu'il n'étoit pas difficile de les y ſemer en abondance. Pour avoir



échoué dans ce projet, il faut n'avoir, ni imagination ni justesse. Je ne me pique assurément ni de l'une ni de l'autre, & il n'est pas besoin de s'en piquer pour tenter ce que je médite ; mais afin de donner une preuve plus complette de ce que j'avance, je vais traiter à peu près dans le goût de l'Auteur le morceau que je viens de critiquer. Souvenez-vous, s'il vous plaît, de l'endroit où je prens notre galant.

Que je vous plains ! restes infortunés du chef-d'œuvre de la nature, ausquels un fer homicide a ravi le moyen de

connoître cette ſituation ; ſituation dont la connoiſſance eſt, ſans comparaiſon, la plus précieuſe de toutes celles auſquelles doit aſpirer le véritable ſage. Le ciſeau qui tranchera le fil de vos jours, vous frappera d'un coup moins douloureux & moins funeſte que celui que vous avez reçû. Vous êtes des preuves vivantes que nous pouvons mourir deux fois : vous êtes du moins déja plus qu'à demi morts, ou plutôt vous n'avez jamais vécu. Eſt-ce joüir de la vie que d'être privé du pouvoir de la communiquer ? cette communi-

cation eſt le plus doux & le principal uſage qu'on puiſſe en faire. Quelles mains inhumaines ont pû vous l'interdire ! non, la parque n'eſt pas ſi barbare. Nous nous attendons à ſes traits. Mais deviez-vous, pouviez-vous vous attendre à celui-là ? Nous ſçavons que la vie n'eſt pas préciſément un don de la nature : elle ne fait que nous la prêter, & ce n'eſt pas ſans intérêt, ni même ſans uſure. Ce n'eſt pas ſeulement, comme quelques-uns l'ont dit, un dépôt ſacré, c'eſt plutôt un bien qu'elle nous afferme. Il ne ſuffit pas de

de lui rendre le principal au bout d'un certain tems. Avant ce dernier tribut, nous devons lui en payer les arrérages. Elle nous pourſuit ſans relâche, tant qu'elle nous ſent en état de la ſatisfaire, & nous ne le pouvons qu'en faiſant paſſer ſes dons à d'autres, avec leſquels elle fait, pour ainſi dire, un nouveau bail. Helas! on vous a impitoyablement rendus inſolvables. Pauvres Créſus, toutes vos richeſſes ne ſuffiroient pas pour vous acquitter avec elle. Palais, gloire, grandeur, en un mot tous les biens que vous poſſédez ne

valent pas celui que vous avez perdu. S'il ne suffit pas toujours pour nous rendre heureux, nous ne pouvons au moins jamais l'être sans lui: sans ce trésor tous les autres deviennent presque inutiles. Que faites-vous de vos canapés superbes? A quoi vous servent ces lits somptueux qu'on croiroit préparés pour une volupté laborieuse, & qui ne sont foulés que par une oisive mollesse? A joüir d'un sommeil tout au plus tranquile. Je gagerois qu'il n'est pas seulement doux. Vous ne savourez jamais ce repos délectable qui

ſuccéde aux exercices de l'amour. Vous ne connoiſſez que l'ombre des plaiſirs. On a tari chez vous la ſource des véritables, avant même qu'elle eut commencé de couler. Le plus vil de vos eſclaves, couché ſur l'herbe aux pieds de ſa tendre bergere, joüit d'un ſort cent fois plus heureux que celui de ſon maître. S'ils dorment, ces amans fortunés, ce n'eſt point Morphée qui les endort, c'eſt l'Amour : & c'eſt encore lui qui les réveille. Dormez, vous qu'il ne réveille jamais, dormez : ce que dans le cours de votre vie vous

goûtez de douceurs réelles, si vous en goûtez, ne vaut pas celles dont l'image d'une inhumaine favorise dans un songe un malheureux amant.

Et vous dont les parens dénaturés ont empoisonné le jour que vous avoit donné leur incontinence, & dont vous ne devez la conservation qu'à des soins mercénaires, à des vuës sacriléges ; vous, dont leurs mains parricides ont, par une avarice infâme, fait aux Dieux de la terre un sacrifice de vos plus doux plaisirs ; tristes victimes de l'intérêt & du luxe, s'il ne vous est

plus permis de prétendre aux délices de l'amour, occupés du moins à les chanter, ou plutôt à ſoupirer ſes peines, vos mélodieuſes voix, ces voix charmantes qui vous coûtent ſi cher, & qui, malgré tous leurs charmes, ſont un foible dédommagement du prix qu'elles vous ont coûté. Amoliſſez par vos accens plaintifs les cœurs les plus durs. Par vos ſons touchans attendriſſez les ames les plus farouches. Que les beautés inſenſibles apprennent à plaindre vos malheurs. Si elles ne peuvent les finir, qu'elles les partagent au-

moins, dût ce partage les augmenter. Forcez les plus ingrattes à regretter de ne pouvoir rendre qu'à vos yeux le plaisir que vous donnez à leurs oreilles. Il est toujours glorieux de soumettre à l'empire de l'amour ces orgueilleuses souveraines, fût-ce même pour le bonheur d'un autre. S'il en a les plaisirs, vous en aurez la gloire. Contentez-vous de ce partage. Hélas! je connois des gens qui s'en contentent bien, & qui sont fort éloignés d'y être aussi obligés que vous. Tâchez de rendre heureux vos amis. Si vous ne

pouvez le devenir, vous cesſerez au moins d'être malheureux. L'amitié vous fera participer aux faveurs de l'amour : & il n'eſt pas bien ſûr que votre part ſoit la moins douce. Oſez imiter Alexandre. Il ne ſe plaiſoit à conquerir des Trônes que pour couronner ſes amis. Couronnez auſſi l'ardeur des vôtres. Finiſſez, faites finir leurs tourmens ; mais ſied-t'il de vous demander de la compaſſion pour des peines qui vous ſont peut-être envie ? Ah ! ſans doute vous ſeriez trop ſatisfaits d'avoir à vous plaindre des maux qu'en-

durent ceux pour qui j'implore votre ſecours.

Voilà ce qu'on appelle donner carriere à ſon imagination ; mais du moins je me flatte que ce n'eſt pas aux dépens de la juſteſſe. Je crains ſeulement d'être tombé dans un vice fort contraire à celui de l'Auteur, il a péché par un défaut d'imagination : la mienne n'a-t'elle point péché par excès ? J'avois toutes les peines du monde à la retenir, & elle m'auroit mené loin, ſi je lui avois lâché la bride. Je ſuis perſuadé qu'il ne m'a pas fallu moins d'efforts pour l'arrêter,

rêter, qu'il n'en a coûté à l'Auteur pour faire prendre l'eſſor à la ſienne.

Si elle a brillé dans ce joli morceau, ſon jugement à ſon tour ne brille pas moins dans la réflexion qui le ſuit immédiatement. *C'eſt cet inſtant marqué par tant de délices* qui *donne l'être à une nouvelle créature*, qui *pourra comprendre les choſes les plus ſublimes : &*, *ce* qui *eſt bien au-deſſus*, qui *pourra goûter les mêmes plaiſirs.* Ne trouvez-vous pas cette réfléxion bien judicieuſe? ainſi ce fameux Aſtronome qui malgré la diſtance des lieux eſt

allé à travers des eaux, des glaces & des neiges à l'un des bouts du monde, pour déterminer au juſte la figure de la terre, eſt en cette qualité fort au-deſſous d'un vigoureux crocheteur qui ſait chaque nuit preſque contenter l'appétit de ſa peu ſobre moitié. Un jeune coq, un ardent moineau ne ſeront-ils pas auſſi fort ſupérieurs aux plus grands hommes, aux plus beaux génies? Ah! s'ils ne le ſont pas, devinez-vous ſous quelle face l'Auteur enviſage l'homme comme le Roi des animaux. On s'imagine ordinairement

que c'eſt par l'avantage qu'il a de poſſéder la raiſon. Mais ſans doute il ne lui conſerve, lui, ſon empire ſur les brutes, que parce que ce n'eſt que pendant certains temps aſſez courts, que la nature leur accorde les plaiſirs de l'amour, & qu'elle en favoriſe leurs heureux Souverains pendant l'année entiere. Il faut convenir que c'eſt une faveur ſpéciale de la nature, & je m'étonne fort que l'Auteur n'en ait pas fait mention. Cependant n'a-t'elle pas mis une eſpèce de compenſation entre les hommes & la plûpart des

animaux ? Ne donne-t'elle point en gros aux uns ce qu'aux autres elle n'accorde qu'en détail ? Et le moineau dans un ſeul printemps ne goûte-t'il pas plus de plaiſirs, qu'un viellard n'en a goûté pendant ſes nombreuſes années.

Ah ! ſi le temps de la vie
Se comptoit des momens doux ;
Moineaux, trop dignes d'envie,
Qui vivroit autant que vous ?

Comme je ne ſais point, moi, de paſſages latins, il faut bien que j'en cite de françois.

» Mais, *comment*, pourſuit » l'Auteur, expliquerai-je » cette formation ? *Comment*

» décrirai-je ces lieux qui ſont
» la premiere demeure de
» l'homme? *Comment* ce ſéjour
» enchanté va-t'il être changé
» en une obſcure priſon habi-
» tée par un Embrion infor-
» me & inſenſible? *Comment*
» la cauſe de tant de plaiſirs,
» *comment* l'origine d'un Etre
» ſi parfait n'eſt-elle que de la
» chair & du ſang?

Eh! que veux-tu donc que ce ſoit? Qu'es-tu toi-même, lui dirois-je volontiers, pour tant faire l'étonné & le difficile, avec ſon Pline, dont il ne manque pas de citer l'avis en latin, qui ſignifie à peu près

qu'il ne peut envifager fans honte & fans pitié la porte humiliante par laquelle le plus orgueilleux des animaux fort du néant pour entrer dans un labyrinthe de miferes. Voilà des gens qui font étrangement les dédaigneux. Je voudrois bien favoir de quoi ils croyent être formés dans le temps même qu'ils font grands garçons, & qu'ils font tant les habiles & les fuffifans ; & par où ils voudroient venir au monde. Se croyent-ils donc un tiffu de perles, de pierres précieufes, de diamans ? la nature ne devoit-elle pas les faire paffer

du néant à la vie par-deſſous un arc de triomphe ? Penſent-ils être plus gros Seigneurs que leurs premiers parens ? Ont-ils oublié qu'Adam n'étoit fait que de boüe ? Ou trouveroient-ils plus beau d'en être formés que de l'être de chair & de ſang ? Eh ! morbleu, de quoi vivent-ils tous les jours ? Je me fâcherois volontiers quand j'entends de beaux eſprits comme ceux-là monter ſur leur quant à moi, & faire les dégoûtés. En verité cela ſied bien à l'Auteur, après avoir fait ou voulu faire une ſi friande deſcription de l'en-

droit dont il parle ſi mal. Il s'eſt imaginé que cela ſeroit beau, parce qu'il y avoit long-temps qu'on l'avoit dit en latin, & il s'eſt fait un honneur de le répéter. Je lui pardonnerois encore, s'il ne ſe fut plaint que des ravages que fait dans les lieux qu'il quitte, l'homme naiſſant. A dire vrai, je ne reconnois pas trop en cette occaſion les ſages diſpoſitions de la nature, & je ſuis fort de l'avis de cette chanſon qui dit :

Que la nature étoit biſarre
Dans le moment qu'elle nous fit :
Pour nos tendres *beſoins elle fut trop avare,*

Et trop prodigue en biens dont la moitié suffit.
Pourquoi nous fabriquer deux yeux & deux oreilles ?
Hélas ! il n'en falloit pas tant,
D'un seul œil on peut voir, d'une oreille on entend ;
Et par un surcroît de merveilles
On entend & l'on voit tout dans le même instant.
Mais ce qui rend mon humeur noire,
&c.

Je laisse à votre intelligence le soin ou le plaisir de l'application. Vous sentirez bien que son objet différe un peu de celui de la chanson.

Mais pourquoi la premiere demeure de l'homme est-elle appellée par l'Auteur *la cause de tant de plaisirs?* N'eut-il pas

été mieux de l'en nommer la ſource? Il me ſemble qu'il n'y a point à ſe récrier ſur les perfections de l'homme, & que ſon corps ſeul duquel il s'agit ici n'eſt point un *Etre* plus *parfait* que celui des autres animaux. D'ailleurs peut-on dire que ſon *origine n'eſt que de la chair & du ſang*? *Ne terniſſons pas*, dit notre délicat Auteur, *ces objets par des images dégoutantes*: il eſt bien temps de s'en aviſer. Il a voulu dire *dégoûtantes* & non pas *dégoutantes*, qui n'offre pas effectivement un tableau ragoûtant; mais je vous ai déja aver-

ti que l'Auteur eſt un génie trop ſublime pour s'abbaiſſer à accentüer ni à ponctüer. Cependant vous voyez de quelle conſéquence cela peut être, & combien un accent change quelquefois le ſens d'un mot. C'eſt de même dans tout le cours de l'Ouvrage. Je n'ai garde d'exiger de l'Auteur, qu'il daigne faire attention à de pareilles bagatelles; mais je lui conſeille de charger de ce ſoin quelque manœuvre littéraire.

Il continue ainſi. » *Qu'ils* » demeurent (ces objets) cou- » verts du voile qui les cache.

» *Qu'il* ne ſoit permis d'en dé-
» chirer que la membrane de
» l'hymen. « Je crois que notre galant Anatomiſte a bien déchiré de ces membranes. C'eſt un vivant bien plus heureux que quantité d'honnêtes époux, qui depuis long-temps prennent la peine d'en chercher, ſans avoir eû la ſatisfaction d'en trouver. Ce qui leur a fait croire, avec raiſon, que l'objet de leurs recherches n'étoit qu'une chimére dangereuſe. C'eſt le ſentiment de *Dionis*, & des autres Anatomiſtes modernes les plus célébres. Je m'étonne que dans

un Siecle aussi éclairé que le nôtre, on veuille renouveller, ou qu'on laisse encore subsister ce vieux préjugé, qui n'est propre qu'à porter la méfiance & le trouble dans les ménages. D'ailleurs *la membrane de l'hymen* n'est pas françois : c'est *l'hymen* qui est lui-même cette pretendüe membrane. » *Que* la » Biche vienne ici à la place » d'Iphigénie. *Que* les femel- » les des animaux soient de- » sormais les objets de nos re- » cherches sur la génération. Il me semble que l'Auteur érudit, n'en déplaise à son érudition, ne choisit pas son su-

jet ſi heureuſement qu'il le penſe. Car, ſi je m'en ſouviens bien, Iphigénie étoit vierge, ou, ce qui revient à peu près au même, paſſoit pour l'être, quoi qu'en diſent Bayle & les autres médiſans. Sans cela, eût-on oſé l'offrir en ſacrifice à la chaſte Diane? Sans doute cette Divinité précieuſe ſe ſeroit offenſée de l'offrande d'une victime impure. D'ailleurs les Religieux Grecs ſe fuſſent fait un ſcrupule de la lui offrir. Ou ſi Calchas eût été capable de ſe méprendre à la qualité de l'offrande, il n'en ſeroit pas

arrivé de même à l'égard de Diane. La Déesse de la virginité, ou du moins de la chasteté, doit se connoître en vierges, si quelqu'un s'y connoît : & elle n'auroit pas à la place d'une pucelle, acceptée une biche qui eut cessé de l'être. C'est donc sur des pucelles, que l'Auteur prétend faire ses recherches sur la génération.

» Cherchons, dit-il, dans » leurs entrailles ce que nous » pourrons découvrir de ce » mystere, & s'il est nécessaire, » parcourons jusqu'aux oi- » seaux, aux poissons & aux

infectes. N'eut-il pas mieux fait de dire, parcourons jusqu'à celles des oiseaux, &c. Ma foi, qu'il courre après tant qu'il voudra, je renonce à le suivre, du moins pas à pas : cet homme là me donneroit trop d'ouvrage. Vous voyez ce qu'il m'en coûte déja, pour l'avoir voulu suivre seulement deux pages de suite. Je n'en suis encore qu'à la fin du premier chapitre. Trouvez bon, s'il vous plaît, que je ne parcourre que légérement les principaux des articles suivans : autrement j'aurai fait un *in-folio* avant que d'arriver

à la fin de la premiere Partie. Vous pouvez d'avance juger de ce qui ſuit, par ce que vous venez de voir ; le premier chapitre eſt ſans difficulté un des moins mal écrits, & de ceux ſur leſquels s'eſt le plus exercée la brillante imagination de notre élégant Ecrivain. (*a*)

(*a*) C'eſt un Auteur ſec & aride, toutes ſes expreſſions ſont rudes & forcées, il ne dit jamais rien qui ne puiſſe être mieux dit ; & bien qu'il bronche à chaque ligne, ſon Ouvrage eſt moins à blâmer pour les fautes qui y ſont, que pour l'eſprit & le génie qui n'y eſt pas. Je ne doute point que vos ſentimens en cela ne ſoient d'accord avec les miens. *Deſpr. T.* 2. *p.* 346.

Au défaut des citations latines, je prie mon Lecteur de trouver bon que j'en employe quelques françoiſes pour orner ma critique.

Le ſecond Chapitre commence ainſi : *Au fond d'un canal que les Anatomiſtes appellent* Vagin *du mot latin*, il falloit dire *d'un* mot latin, *qui ſignifie gaine*; (car il y en a deux qui ont cette ſignification) *on trouve la matrice: c'eſt une eſpèce de bourſe fermée au fond*, &c. Dites-moi, je vous prie, connoiſſez vous quelque *eſpèce de bourſe ouverte au fond*? encore une fois il faut abſolument renoncer à ces ſortes de remarques: autrement je n'aurois jamais fait. Venons au ſolide, aux opinions des Philoſophes ſur la génération.

» Les Anciens croyoient
» que le fœtus étoit formé du
» mélange *des liqueurs que*
» *chacun des deux ſexes* ré-
» pand. La liqueur ſéminale du
» mâle, dardée juſques dans la
» matrice, s'y mêloit avec la
» liqueur ſéminale de la fe-
» melle : & après ce mélange,
» les Anciens ne trouvoient
» plus de difficulté à compren-
» dre comment il en réſultoit
» un animal. Ariſtote, com-
» me on le peut croire, ne fut
» pas plus embarraſſé qu'un
» autre ſur la génération &c.

A ce petit trait décoché
contre le Prince des Péripaté-

ticiens, il y a des Lecteurs qui croiront peut-être reconnoître *l'ingénieux* Auteur de *la Lettre sur la Cométe*; mais c'est un foible indice : s'imagine-t'on qu'il n'y ait que lui qui ose plaisanter Aristote ? Nous n'avons point de grimauds qui ne se donnent les airs de turlupiner ce grand Homme. Cependant on verra que l'anonyme se rapproche bien de son opinion.

La seconde est de plusieurs modernes célébres, qui ont prétendu que les animaux, raisonnables, ou non, viennent tous d'œufs. La principale

différence qu'ils mettent entre eux, c'eſt que de ces œufs, les uns n'écloſent qu'après être ſortis du corps des femelles, & les autres écloſent dedans. De là les *Ovipares*, tels que ſont les oiſeaux, les poiſſons; & les *Vivipares*, tels que ſont les chiens, les chats & les hommes. A l'égard de ces derniers, voici comment dans ce ſyſtême, s'opere le myſtere de la génération. La liqueur dardée par le mâle juſqu'au fond de la matrice, s'inſinue, ou plutôt eſt ſubitement pompée par l'une des trompes de Fallope, qui la verſe ſur

l'Ovaire contigu. L'œuf le plus à portée, arrosé, pénétré de cet esprit subtil, vivifiant, se détache, tombe dans le pavillon de la trompe, qui alors embrasse étroitement l'Ovaire, & qui pressant doucement le précieux dépôt qu'elle en a reçu, le descend, le conduit dans la matrice, où le petit animal déja tout formé dans l'œuf depuis longtemps, s'éveille enfin sans s'être endormi, se dépêche de jetter des racines, & prend insensiblement son accroissement.

J'ai toujours eu du goût pour ce systême. Les deux

ovaires me ſemblent les pépinieres du genre humain. Mon imagination ſe plaît à contempler leurs cellules diſpoſées en forme de dortoirs ; où pluſieurs files de petits bons hommes d'un côté, & de l'autre autant de rangées de petites bonnes femmes ſubiſſent une eſpece de mort antérieure à la vie, enſevelis dans les ténébres du plus profond repos, juſqu'à l'inſtant ſi long-tems attendu qui les appelle ſucceſſivement au jour ; mais une choſe qui m'a toujours révolté & qui me répugne encore, c'eſt que les plus zélés partiſans de cette

opinion, veulent qu'Eve ait contenu renfermés les uns dans les autres & diſtinctement formés, tous les humains, à ſon mari près, qui ſont morts depuis le commencement du monde, & tous ceux qui naîtront jusqu'à la fin. J'aime à me repréſenter dans chaque mere un certain nombre de petits bons hommes & de petites bonnes femmes repoſant dans leurs tombeaux ou leurs berceaux les uns à côté des autres; mais j'ai beau faire, je ne puis les imaginer eux & leurs œufs tous emboëtés les uns dans les autres à l'infini. Mon imagination

imagination épuiſée, rebutée, les perd de vûe ; & la diviſibilité de la matiere, quoique je la conçoive comme un autre, ne me dédommage point de la perte de cette agréable perſpective.

Ecoutons un peu ſur ce ſujet l'Auteur. » Toute la *fécon-*
» *dité* retomboit ſur les *femel-*
» *les*, les œufs deſtinés à pro-
» duire *des mâles, ne conte-*
» *noient chacun qu'un* ſeul *mâ-*
» *le*. L'œuf d'où devoit ſortir
» une *femelle contenoit* non-
» ſeulemeut cette *femelle*,
» mais la *contenoit* avec ſes
» ovaires dans *leſquelles* d'au-

» tres *femelles contenuës* & dé-
» ja toutes formées, étoient
» la source de *génération* à
» l'infini, car toutes les *femel-*
» *les contenuës* ainsi les unes
» dans les autres &c.... Ce-
» pendant quoique tous *les*
» *hommes* soient déja formés
» dans les œufs *de mere en*
» *mere*, ils y sont sans vie;
» ce ne sont que de petites
» statues... qui se *contenant*
» les unes les autres, sont
» toutes *contenuës* dans la *der-*
» *niere. Il faut, pour faire de*
» *ces petites statuës, des hom-*
» *mes*, quelque esprit subtil...
» N'est-ce pas ce feu que les

„ Poëtes ont feint que Pro-
„ methée avoit volé *du* ciel
„ pour donner l'ame à des
„ *hommes* qui n'étoient aupa-
„ ravant que des *automates ?*
„ Et les Dieux *ne devoient-
„ ils pas* être *jaloux* de ce lar-
„ cin ?

Quelle foule de fautes dans ce peu de lignes ! Fut-il jamais un ſtyle plus obſcur, plus embarraſſé, plus dur, moins élégant, moins précis & moins juſte ? Cependant je me contente d'indiquer ſeulement ce que j'y reprends, ſans en dire les raiſons : j'ai promis de ne pas m'y arrêter davantage &

je veux tenir ma parole, aux risques de n'être pas deviné dans plus d'un endroit.

Le curieux *Hartsoëker* est l'Auteur du troisiéme sentiment sur notre origine. Le microscope lui fit appercevoir, où je crois que personne avant lui ne s'étoit avisé de regarder, dans la semence des animaux mâles de toutes especes, une prodigieuse quantité de petits poissons, invisibles aux yeux seuls, quoique bien vivans & rapidement agités de mille façons diverses. La découverte de ces petits animaux, dont jusqu'alors on n'avoit seule-

[library stamp]

ment pas ſoupçonné l'exiſtence, fit conclure qu'ils étoient deſtinés à devenir un jour ſemblables à ceux dans la ſemence deſquels on les avoit trouvés. Lancés dans la matrice au milieu des flots qui les y portent, ſouvent ils y périſſent tous. Vieillards toujours mécontens, qui après avoir vécu près d'un ſiécle, oſez vous plaindre de mourir trop tôt, jettez un peu les yeux ſur ces millions d'autres vous-mêmes : une même minute les voit naître & mourir. Quelquefois échappés du naufrage quelques-uns, ou même un ſeul, comme dans

notre eſpece, s'attache à la matrice par des filets qui forment *le placenta*, & s'y bâtit une double petite maiſon qu'il habite, juſqu'à ce que devenu trop grand pour y reſter plus long-tems renfermé, il la briſe & ſort de ſa triple priſon, pour commencer à reſpirer, & à joüir de la lumiere.

» *De cette multitude prodi-*
» *gieuſe de petits animaux qui*
» *nagent dans la liqueur ſémi-*
» *nale*, dit l'Anonyme, *un*
» *ſeul parvient à l'humanité:*
» *rarement la femme* la mieux
» enceinte *met deux enfans au*
» *jour, preſque jamais trois.*

Il falloit répéter le verbe & le faire précéder de la négation ; elle n'y *en met presque jamais trois*. Je connois pourtant une Dame à qui cela est arrivé deux fois, & ses couches ordinaires sont de deux enfans; mais ceux qui sont venus deux ou trois à la fois ont peu vécu : & elle s'est trouvée fort heureuse de ne pas les accompagner : privilége dont joüissent peu de meres en pareil cas. Je ne vois donc pas à propos de quoi l'Auteur fait consister la perfection de la grossesse dans la pluralité des enfans. Croit-il que la naissance ne coûte pas

plus aux femmes qu'à Dame Gigogne, qui tout en dansant accouche d'une douzaine de marionettes aussi alertes qu'elle ?

Les premieres nouvelles de la découverte des animaux spermatiques répandirent l'allarme dans le parti des œufs, qui d'un cri unanime commença par en nier la réalité. Mais elles furent attestées par tant de témoins, qu'il ne fut plus raisonnablement possible d'en douter. C'étoit à qui s'en convaincroit par ses yeux. Le-Wenoëk fut un des plus ardens à répéter, à multiplier

ces obſervations ſingulieres. Son zele a pourtant été égalé au moins, s'il n'a été ſurpaſſé par l'anonyme, qui nous aſſure agréablement de la part de ce bon Anglois, *qu'aucune de ces expériences n'a jamais été faite aux dépens de ſa famille.*

L'Auteur de cette innocente raillerie, n'a point la précaution de nous avertir qu'il ait été auſſi ſcrupuleux. Son ſilence n'eſt-il point un trait de modeſtie ? ſa cauſe en eſt peut-être un de généroſité. N'y en a-t'il pas beaucoup à ménager le bien d'autrui au préjudice du ſien ?

Il faut que la vérité offre de puissans charmes aux yeux de ceux qui sçavent en connoître le prix, je veux dire aux yeux des Philosophes, pour sçavoir aux dépens de leurs plus doux plaisirs attirer leurs austeres regards sur des objets, que la nature & la pudeur avoient semblé condamner, consacrer à des ténébres éternelles; & pour leur faire répandre à pleines mains leurs plus précieuses richesses, dans la seule vûe d'en rendre l'effusion utile aux autres. Ces graves amateurs de la sagesse font plus de folies pour elle,

que la beauté n'en fait faire à ses volages adorateurs.

Malgré le témoignage respectable de notre sçavant Anatomiste, & celui de quantité d'honnêtes gens comme lui, qui déposent en faveur des animaux spermatiques, plusieurs vieux Philosophes s'obstinerent encore à nier leur existence, trop scrupuleux apparemment pour en chercher chez eux la preuve, qu'ils n'esperent peut-être plus y trouver; & trop mal adroits pour l'appercevoir chez les autres animaux. Tout ce que les Partisans d'Hartsoëker ont

pu obtenir des plus raiſonnables d'entr'eux, c'eſt un accommodement qui concilie les animaux ſpermatiques avec les œufs : voici comment.

» Dans cette foule d'ani-
» maux... lancés d'abord dans
» la matrice, un plus heureux
» ou plus à plaindre que les
» autres, nageant, rampant,
» dans les fluides dont toutes
» ces parties ſont moüillées,
» parvient à l'embouchure de
» la trompe, qui le conduit
» juſqu'à l'ovaire. Là trou-
» vant un œuf propre à le re-
» cevoir & à le nourrir, il le
» perce, s'y loge, & y reçoit

» les premiers dégrés de ſon
» accroiſſement ; l'œuf piqué
» ſe détache de l'ovaire, tom-
» be par la trompe dans la
» matrice, où ce petit animal
» s'attache par les vaiſſeaux
» qui forment le placenta.

Les défenſeurs des animaux ſpermatiques ont envié aux protecteurs des œufs une idée qui me ſemble peu digne d'envie. Jadis c'étoit Eve qui dans ſes ovaires avoit contenu tous les œufs de ſa poſtérité emboités les uns dans les autres de mere en mere. Aujourd'hui c'eſt Adam qu'on veut qui ait joüi de cet avantage, ſi c'en

eſt un. Il contenoit, Dieu ſçait où, tous ſes deſcendans enfermés les uns dans les autres de pere en pere. *Voilà donc*, dit l'anonyme, *toute la fécondité qui avoit été attribuée aux femelles, renduë aux mâles.* Je ne vois pas pourquoi il qualifie cela du nom de *fécondité.* Car, à proprement parler, les femelles ne ſont pas plus fécondes dans le ſyſtême des œufs, que dans celui des animaux ſpermatiques: & de même les mâles ne ſont pas plus féconds dans l'opinion des animaux ſpermatiques, que dans celle des œufs.

La raiſon de ce renverſement d'idées en faveur d'un ſexe au détriment prétendu de l'autre, c'eſt que dans le fluide que lancent les peres de toute eſpece, on a toujours trouvé une multitude innombrable de petits animaux; & que jamais on n'a pû en découvrir aucun dans la liqueur que répandent les meres de tout genre. Vous penſez bien que le zele de notre laborieux Obſervateur n'aura pas manqué de porter ſon microſcope, de pouſſer ſes recherches juſques dans ces derniers retranchemens que n'avoit, je crois,

jamais éclairés la lanterne du Cynique Diogêne. *J'ai cherché*, dit-il, *plusieurs fois avec un excellent microscope, s'il n'y avoit point des animaux semblables dans la liqueur que la femme répand, je n'y en ai point vû.*

Les chastes complices de ces pudiques expériences sont apparemment ces Lycoris qu'il invite en Latin à lire son Ouvrage, digne fruit de leurs travaux communs, de leurs pénibles attentions; & qui doit bien consoler le public des victimes innocentes que ce chef-d'œuvre a fait immoler au bien de

de la ſociété. Elle ne manque pas de ſujets propres à réparer ces pertes; mais rarement elle en trouve qui ſoient capables de lui donner des inſtructions pareilles: elle devroit en vérité en témoigner ſa gratitude à l'Auteur par quelque monument à ſa gloire.

On nous peint Diogêne une lanterne à la main, cherchant un homme en plein jour. Archimede fut, dit-on, ſi flatté d'avoir découvert le rapport de la ſphere inſcrite au cylindre, qu'il ordonna en mourant que pour épitaphe on gravât ſur ſon tombeau un cylindre cir-

confcrit à une ſphere. La découverte d'Hartſoëker ne méritoit-elle pas bien d'être auſſi repréſentée ſur la ſépulture de ſon inventeur ? Puiſqu'on ne lui a pas rendu cette juſtice, & que vraiſemblablement il ne l'a pas demandée, je voudrois que pour honorer dignement ſon fidele imitateur, le public fît graver à la tête de ſon Livre ce vénérable perſonnage, tenant gravement un microſcope d'une main, & de l'autre ce qui a coutume de lui fournir le ſujet de ſes méditations ſublimes. Cette eſtampe ne vaudroit-elle pas bien l'autre ?

Outre les quatre opinions que vous venez de lire, il en rapporte encore une autre bien digne de ſon attention. C'eſt un conte probablement inventé par la crainte des meres, ou la jalouſie des vieilles, pour faire peur aux agnès; & moins digne encore de réfutation, que l'exiſtence de l'*hymen* dans une vierge nubile. » On ra-
» conte, dit-il, pag. 20. plu-
» ſieurs hiſtoires de filles de-
» venuës enceintes ſans l'in-
» troduction même de ce qui
» doit verſer la ſemence du
» mâle dans le vagin, pour
» avoir ſeulement laiſſé ré-

» pandre cette liqueur ſur ſes
» bords. « Combien de tendres beautés, demi victimes de l'amour, demi martyres de l'honneur, ſont des preuves du contraire? Et combien de diſcrets & prudens Chanoines en ſont plus que témoins? Les pauvres gens! qu'ils ſont à plaindre! mais

Dieu ne les fit pour leurs *aiſes avoir*
En ce bas lieu, comme les gens du monde.

Je m'étonne que la profuſe érudition de l'Autteur n'ait fait aucune mention d'un autre compte auſſi ridicule pour le moins que ce dernier. Il a été débité par je ne ſais quels

Anatomiſtes qui prétendoient tous les animaux enfermés dans des œufs auſſi anciens que le monde, & diſperſés par toutes ſes parties, en l'air, ſous la terre, dans les eaux, &c. Ils faiſoient paſſer ces œufs chez les animaux par le moyen de la reſpiration, ou des alimens. Tous ceux qui avoient le malheur d'entrer chez des mâles en reſſortoient comme ils y étoient entrés. Le même accident arrivoit à ceux qui avoient été introduits chez des femelles d'une autre eſpece que la leur. Il falloit pour avoir le bonheur d'éclore qu'ils

fe trouvaffent logés chez des femelles de leur efpece. Cette belle opinion ne méritoit-elle pas bien d'obtenir une place à la fuite de la précédente ?

Après avoir rapporté les quatre principales opinions fur l'origine des animaux, il bat la campagne dans une foixantaine de pages enrichies de paffages latins, au travers defquelles je ne me fens pas le courage de le fuivre, ni la malice de vous promener. Je me contenterai de vous dire qu'il n'adopte ni le fyftême des œufs ni celui des animaux fpermatiques, ni le troifiéme compofé

de ces deux. N'allez pas vous imaginer qu'il en ait inventé un nouveau. Il retourne au plus ancien de tous, presqu'à celui d'Aristote ; l'auriez-vous soupçonné ?

» Malgré les prétendus œufs, » dit-il, pag. 97. malgré les » petits animaux qu'on ob- » serve dans la liqueur sémi- » nale, je ne sai s'il faut » abandonner le sentiment » des anciens sur la maniere » dont se fait la génération ; » sentiment auquel les expé- » riences de Harvey sont assez » conformes. « Je ne sçai pas à mon tour en quoi il fait con-

ſiſter cette conformité ; car il avoit déja dit pag. 49. » Harvey immolant tous les jours
» au progrès de la Phyſique,
» quelque biche dans le tems
» où elles reçoivent le mâle ;
» diſſéquant leurs matrices,
» & examinant tout avec les
» yeux les plus attentifs....
» jamais il ne trouva dans la
» matrice de liqueur ſéminale
» du mâle. « Pag. 51. il ajoute
» pendant les *deux* mois de
» Septembre & d'Octobre,
» tems auquel les biches re-
» çoivent le Cerf tous les
» jours, & par des expérien-
» ces de pluſieurs années,
voilà

» voilà tout ce que Harvey
» découvrit, ſans jamais ap-
» percevoir dans toutes ces
» matrices, une ſeule goutte
» de liqueur ſéminale. » En
quoi donc les expériences
d'Harvey ſont-elles conformes
au ſentiment des Anciens ſur
la génération, auquel elles
l'ont porté à renoncer lui-
même ? Il eſt vrai que page
95. » l'Auteur dit, Harvey
» n'auroit pu obſerver qu'une
» quantité ſenſible de ſemen-
» ce : & de ce qu'il n'a pas
» trouvé dans la matrice de
» ſemence en telle quantité,
» il n'eſt pas fondé à aſſurer

» qu'il n'y en eût aucune goutte
» répandüe sur une membra-
» ne déja *toute enduite d'humi-*
» *dité.* Mais pourquoi avance-t'il *qu'Harvey n'auroit pû observer qu'une quantité sensible de semence*? Avec sa permission cela n'est pas clair. Seroit-ce que de son temps on ne connoissoit pas encore les microscopes? Si par hazard c'étoit cette raison, il auroit dû prendre la peine de la dire : ses Lecteurs ne sont point obligés de la deviner, & c'en est une juste pour eux de le taxer d'obscurité.

Au surplus ce ne sont donc

pas les désolantes observations d'Harvey, qui doivent l'avoir déterminé à embrasser un parti, & à rejetter les autres. Elles sont également contraires à tous, & les détruisent absolument, si l'on y ajoute foi, puisqu'elles tendent à prouver que la liqueur séminale du mâle ne pénétre jamais jusques dans la matrice. Ainsi n'ayant pas empêché l'Auteur d'adopter le systême du mélange des deux semences, elles n'ont pas dû non plus l'empêcher d'admettre celui des œufs, ou des animaux spermatiques.

Aussi ce qui me paroît l'a-

voir le plus porté à le rejetter, ſont la fréquente reſſemblance des enfans avec leurs parens, & l'inutilité des organes de la génération dans les animaux engendrés de deux individus de différentes eſpeces, tels que le mulet. *L'âne*, dit-il, *& la jument forment un animal qui n'eſt ni cheval ni âne; mais qui eſt viſiblement un composé des deux: & l'alteration eſt ſi grande,* que les organes du mulet *ſont inutiles pour la génération.* Qu'eſt-ce ce que c'eſt que *les organes du mulet*? Apparemment il a voulu dire que dans le *mulet les organes de la géné-*

vation sont inutiles ; mais à parler exactement, il n'y en a point.

» Si tous les animaux d'une » espece, ajoute-t'il, étoient » déja formés & contenus » dans un seul pere, ou une » seule mere, soit sous la for- » me de vers, soit sous la for- » me d'œufs, observeroit-on » ces alternatives de ressem- » blances ? Si le fœtus étoit » le ver qui nage dans la li- » queur séminale du pere, » pourquoi ressembleroit-il » quelquefois à la mere, que » sa figure auroit-elle de com- » mun avec celle de son pere ?

» Le petit cheval déja tout » formé dans l'œuf de la ju-» ment, prendroit-il des oreilles » d'âne, parce qu'un âne au-» roit mis les parties de l'œuf » en mouvement.

» Croira-t'on, pourra-t'on » imaginer, que le ver sper-» matique, parce qu'il aura » été nourri chez la mere, » prendra sa ressemblance & » ses traits : cela seroit-il beau-coup plus ridicule (sans doute il a voulu dire beaucoup moins ridicule) » qu'il ne le seroit » de croire que les animaux » dussent ressembler aux ali-» mens dont ils se sont nour-

» ris, ou aux lieux qu'ils ont
» habités.

Je conviens que l'explication de ces deux Phénomenes, & furtout du fecond, eft de la derniere difficulté dans le fyftême des œufs, auffi bien que dans celui des animaux fpermatiques; mais eft-elle donc plus aifée dans celui du mélange des deux femences? Ecoutons encore fur cela l'anonyme. »On ne fauroit peut-
» être expliquer comment un
» enfant, de quelque maniere
» que le pere & la mere con-
» tribuent à fa génération,
» peut leur reffembler: mais

» de ce que l'enfant reſſemble
» à l'un & à l'autre, je crois
» qu'on peut conclure que
» l'un & l'autre ont eu éga-
» lement part à ſa formation.
Voilà ce qui l'a engagé de choiſir le parti qu'il a embraſſé.

Mais n'a-t'il point été embarraſſé à expliquer les expériences que rapportent tant d'Anatomiſtes, en particulier celles qu'il cite lui-même de Littre, Graaf & Verheyen, en faveur des œufs ? A-t'il dédaigné d'y répondre, ou croit-il y avoir ſuffiſamment répondu en diſant » quelques ob-

» ſervations de M. Littre & » d'autres Anatomiſtes qui » ont trouvé quelquefois des » *fœtus* dans les trompes, ne » prouvent rien pour les *fœtus* ; le *fœtus* de quelque maniere qu'il ſoit formé, doit » ſe trouver dans la cavité de » la matrice ; & les trompes » ne ſont qu'une partie de » cette cavité.

» M. Meri n'eſt pas le ſeul » Anatomiſte qui ait eu des » doutes ſur les œufs de la » femme & des autres animaux Vivipares : Pluſieurs » Phyſiciens les regardent » comme une chimere. De

bonne foi, ſont-ce là des raiſons? Un Lecteur judicieux peut-il s'en contenter, & rejetter ſur un pareil fondement, ou révoquer en doute la réalité d'Etres, dont l'exiſtence eſt conſtatée par tant de ſuffrages ſi poſitifs & ſi reſpectables? Il y a tout lieu de penſer que l'anonyme n'a ſi fort négligé de les refuter, que dans le deſeſpoir d'y réuſſir.

Ce qui me confirme dans cette penſée, c'eſt qu'il n'a pas tant fait le dédaigneux à l'égard des animaux ſpermatiques, trouvant apparemment

moins difficile de s'en défaire, que de se délivrer des œufs. Devineriez-vous bien à quel nouvel usage il les destine, à quelle sauce il met ces pauvres petits poissons? Pour les dédommager de les avoir dépouillés de tous leurs droits, de leurs prétentions à l'humanité, il les fait servir » à mettre les liqueurs prolifiques
» en mouvement, à rapprocher par là des parties trop
» éloignées, & à faciliter l'union de celles qui doivent
» se joindre, en les faisant
» se présenter diversement les
» unes aux autres.

Rare & puiſſant effort d'une imaginative
Qui ne le céde en rien à perſonne qui vive !

Voilà ce qui s'appelle expliquer en Phyſicien la fluidité des liqueurs. Mais celle que répand la femelle, d'où tire-t'elle ſa liquidité ?

Le deſtructeur des opinions peripatéticiennes a adopté celle d'Ariſtote, à peu de choſe près, ſur la génération. Deſcartes, oui Deſcartes a penſé que les deux moitiés d'une eſpèce, concouroient également, & de la même façon, à la multiplier. Il eſt vrai que les ani-

maux ſpermatiques n'ont été découverts qu'après ſa mort : & je ne ſais ſi de ſon temps le ſyſtême des œufs étoit déja fort en vogue ? Mais ce que je ſais bien, c'eſt qu'on ne le ſoupçonnera pas d'avoir embraſſé celui des Anciens par complaiſance pour eux, comme dit fort bien l'Auteur, ni faute d'en pouvoir imaginer d'autres.

Non ſeulement ce grand Phyſicien a cru que le fœtus étoit le fruit du mélange des liqueurs que répandent les deux ſexes ; mais il a tenté d'expliquer par les ſeules loix

du mouvement & de la fermentation, comment s'opéroit cette merveille, comment se formoit un cœur, un cerveau, des yeux, un nez, &c. L'anonyme qui trouve cette explication inintelligible & présomptueuse, prétend la rendre claire & raisonnable par le secours de l'attraction.

A ce mot d'attraction, je crains que les soupçons qu'on a eu sur le compte de M. de M.... ne se renouvellent; mais n'y a-t'il donc que lui de Neutonien parmi les François? Et a-t'on oublié que l'Auteur des *Jugemens sur quel-*

ques Ecrits nouveaux nous aſſure que celui-ci n'eſt point de la façon du fameux Aſtronome auquel on l'a attribué. Un pareil témoignage ne doit certainement pas laiſſer le moindre ſoupçon dans les eſprits. Mais ſi contre toute apparence, il y en reſtoit encore, j'ai de quoi le détruire radicalement. J'ai ouï dire à un jeune Géometre eſtimé, & dont la Géométrie eſt peut-être le principal, mais n'eſt ſurement pas l'unique mérite en fait d'eſprit, que lorſque le Negre blanc parût, M. de M. . . . avoit voulu l'engager

à faire la critique de cette Dissertation. Or il est au moins très-probable, que si M. de M. . . . en eût été l'Auteur, il n'eut pas fait cette proposition; car on ne s'avisera pas, je crois, de le soupçonner d'être homme à tâcher de procurer une Critique à un Ouvrage de sa façon, afin d'en faire parler plus long temps. Assurément il n'est point capable de ces miseres, & il n'a pas besoin de ces pitoyables ressources. Il est pourtant vrai qu'il en employe quelquefois de singulieres pour prolonger la durée de ses livres. J'en dirai

rai un mot au ſujet de la Table de celui-ci, pour achever de vous convaincre qu'il n'en eſt pas réellement l'Auteur.

Celui qui l'eſt effectivement, après avoir fait une longue digreſſion à propos de *l'attraction*, pour nous faire accroire que feu M. Geoffroy, fameux Chimiſte de l'Académie des Sciences, avoit été Neutonien, ſans s'en douter, nous demande.

Si cet inſtinct des animaux qui leur fait appercevoir ce qui leur convient, ou ce qui leur nuit, & qui leur fait chercher l'un & fuir l'autre, n'appar-

tient pas aux plus petites parties dont l'animal est formé ? Si cet instinct, quoique dispersé dans les parties des semences, & moins fort dans chacune qu'il ne l'est dans tout l'animal, ne suffit pas cependant pour faire les unions nécessaires entre les parties. . . .

Si cet instinct comme l'esprit d'une République, est répandu dans toutes les parties qui doivent former le corps ? Ou si comme dans un Etat Monarchique, il n'appartient qu'à quelque partie indivisible.

Si à la mort cette partie ne survivroit pas, qu'entend-t'il

par ſurvivre ? Cela ne me paroît gueres clair. *Si dégagée de toutes les autres, elle ne conſerveroit pas inaltérablement* ſon eſſence, toujours prête à produire un animal ; ou pour mieux dire à reparoître revêtue d'un nouveau corps ? .. *Si cette partie ne pourroit jamais reproduire qu'un animal de la même eſpece ? Ou ſi elle ne pourroit pas produire toutes les eſpeces poſſibles par la ſeule diverſité des combinaiſons des parties auſquelles elle s'uniroit.*

A toutes ces queſtions, je réponds que ſi je croyois que l'Auteur ſçût le grec, je di-

rois qu'il a lu dans quelque écrit en cette langue les opinions du Philoſophe *Moſchus*, qui de la Phénicie étoient, dit-on, paſſées dans l'Egypte & la Grece; mais comme je ſuis perſuadé qu'il ignore parfaitement ces deux langues, puiſqu'il ne nous a régalé d'aucun paſſage, d'aucune épigraphe ni en l'une, ni en l'autre, je dis que je crois qu'il a puiſé toutes ces queſtions profondes dans les remarques grammaticales ſur les œuvres de Racine; où M. l'Abbé d'Olivet nous apprend que ſuivant *Moſchus*, *une ame univer-*

ſelle eſt répandüe dans tous les êtres particuliers, & ne fait continuellement que paſſer de l'un dans l'autre, qui eſt ce que vous appellez naître & mourir. De ſorte que l'anonyme pourroit dire, comme un Poëte de ma connoiſſance diſoit d'une Tragédie de ſa façon, *que ſi elle n'étoit pas applaudie, il n'y auroit pas de ſa faute, puiſqu'il n'y avoit pas mis une ſeule penſée de lui, & qu'il les avoit toutes priſes dans Tacite & d'autres Auteurs latins ou grecs.* L'anonyme, dis-je, s'il n'étoit modeſte, pourroit ſe vanter du même avantage, en diſant

L'ANTI-VENUS PHYSIQUE.

SECONDE PARTIE.

CONTENANT

LA CRITIQUE DE LA DISSERTATION

Sur l'origine des Noirs.

Ne perdez point vos soins à faire le galant :
Soyez plûtôt Mâçon, si c'est votre talent.
Desp. Art. Poët. chap. 4.



1746.

CRITIQUE
DE
LA DISSERTATION

Sur l'Origine des Noirs.

VOus penſez bien, Monſieur, que l'Auteur n'aura pas manqué d'orner d'un paſſage latin le frontiſpice de ſa ſeconde Diſſertation : par cette Epigraphe tirée de Virgile encore, il avertit les Négreſſes apparemment *de ne pas trop ſe fier à leur couleur*, de

ne pas trop s'en prévaloir, ſans doute de peur que par quelque punition, ou quelque malheur, elles ne deviennent blanches. Il faut bien que la blancheur ſoit aux yeux de leurs galans, ce que la noirceur eſt aux nôtres : & c'eſt-là ce qui rend heureuſe l'application du paſſage latin ; en ce qu'on lui donne un ſens préciſément contraire à celui qu'il a dans l'original. Que déſormais nos Iris fondent leurs dédains ſur un teint de lys & de roſes, tandis qu'on avertit les Amaryllis Ethiopiennes de ne pas trop ſe fier à la durée du

leur. Sur quels charmes après cela pourra-t'on donc compter? Il me ſemble entendre un Poëte Africain dire en vers à ſa maîtreſſe plus que brune: Beauté plus noire que la nuit, ne vous enorgueilliſſez point de l'éclat de votre teint plus luiſant que de l'encre double; une peau blanche vaut auſſi ſon prix.

Permettez-moi de vous faire ici une obſervation. Dans la même lettre où l'Auteur *des Jugemens ſur quelques écrits nouveaux*, nous avertit que celui de *Venus Phyſique* n'eſt point M. de M.... il nous apprend

comme quelque chofe de rare, que ce fameux Géometre fait par cœur plufieurs paffages de Virgile & d'Horace. *Il poffede*, dit le Cenfeur périodique, *fon Virgile & fon Horace comme un homme de Collége.* Si contre toute vraifemblance cette lettre alloit jufqu'à vous, & que vous euffiez affez de temps à perdre pour en faire la lecture, je craindrois que cet endroit n'occafionnât quelques foupçons au défavantage de M de M.... non pas que j'appréhende que vous ne priffiez en mauvaife part ces derniers mots, *comme un homme de Col-*

lége (*a*). Cette crainte ridicule ne peut pas tomber dans l'esprit de quelqu'un qui sait la justice que vous rendez aux Suppôts de l'Université, & la connoissance que vous avez de l'estime sincere dont le Critique honore M. de M..... mais seulement pour vous assurer que quoique je n'aye pas l'honneur de le connoître personnellement, je suis persuadé qu'il entend les passages latins

(*a*) La pédanterie est un vice d'esprit & non de profession ; & il y a des pédans de toutes robes, de toutes conditions, & de tous états. Faire une vaine montre de sa science, entasser du Grec & du Latin sans jugement..... c'est proprement ce qu'on peut appeller pédanterie. *Art de penser*, 1. *disc. pag.* 27.

qu'il a appris par cœur ; & que par conséquent il n'est point capable de les placer à tort & à travers en des endroits, où ils ne peuvent rien signifier. Non, encore une fois, il n'est point homme à aller dire aux Négres, ou même aux Négresses, *Ne vous fiez point trop à votre couleur* : & si ce n'est point à elles que l'Auteur adresse ces paroles, à qui donc en a-t'il ?

Il employe à nous faire parcourir l'espace compris entre l'équateur & l'un ou l'autre des pôles, treize pages plus longues, je crois, que le che-

min qu'il nous fait faire. Encore eſt ce ſans compter les paſſages Latins & les notes Françoiſes ; & cela uniquement pour nous dire, que *la Zone torride n'eſt habitée que par des peuples noirs ou fort baſannés ; dont la couleur s'éclaircit par nuances à meſure qu'ils s'éloignent de l'équateur.* Que cette couleur *eſt encore fort brune au-delà du tropique, qu'on ne la trouve tout-à-fait blanche que lorſqu'on s'avance dans la tempérée ; que c'eſt aux extrémités de cette Zone*, ſur le teint des Danoiſes aux cheveux blonds, & ſur celui des beau-

tés encore plus voisines du Nord, que fleurissent les lys les plus blancs, qu'éclosent les roses les plus vermeilles.

Vous me demanderez peut-être comment il peut mettre treize pages à dire ce qu'on peut rendre à merveille en moins de treize lignes: comment? le voici. Pour ne rien laisser d'obscur, il explique au commun des Lecteurs ce que les Savans entendent par Zone torride, *que c'est toute cette large bande qui ceint le globe d'Orient en Occident*, &c. au lieu de dire tout simplement, *en Amérique il n'y a point d'hommes blancs*. Il s'exprime ainsi:

si l'on passe dans cette vaste partie du monde qui paroît séparée de l'Europe, de l'Afrique & de l'Asie, on trouve, comme on peut croire, bien de nouvelles variétés. Il n'y a point d'hommes blancs: puis à propos de cela ou de quelque chose semblable, il nous peint le chant de l'aloüette, la façon dont au matin elle vole : il nous compte *qu'elle marque par le battement de ses aîles la cadence de ses ramages, elle s'éleve & se perd dans la nuë, où on ne la voit plus qu'on l'entend encore,* &c. Après avoir suivi dans les airs son aloüette jusqu'à perte

de vûe, il retombe ſur le Grand Mogol qu'il accable d'injures ; c'eſt, dit-il, *un Monarque imbécille*, qui tandis qu'il s'amuſoit *à ſe faire peſer dans une ridicule balance, dont les poids ſont des diamans & des rubis, s'eſt laiſſé détrôner par Koulican*, &c. Il nous apprend enſuite qu'il y a de jolies filles à Paris, qui pendant les beaux jours de l'été, ſe promenent aux Thuilleries ; je ne ſais pas comment il a oublié de marquer à quelle heure. Qu'il y en a de brunes qui ont les yeux noirs, de blondes qui ont les yeux bleus, qu'il y en a auſſi

de chataines; il a encore oublié de dire de quelle couleur sont les yeux de ces dernieres. Qu'il y en a même de rousses, & qu'il ne les hait pas : chacun a son goût. Mais qu'il se mocque des mines d'or du Pérou & du Potosi, & qu'il ne se soucie pas davantage des diamans & des rubis de Golconde : enfin il nous fait part de je ne sais combien d'autres curiosités pareilles, tout-à-fait intéressantes.

C'est dommage qu'il y en ait quelques-unes qu'on n'entend pas, telles que celles-ci. *Dans ces jardins délicieux*, *le*

nombre des beautés surpasse celui des fleurs. . . . Cueillez de ces fleurs, mais n'en faites pas de bouquets : Voltigez, amans, parcourez-les toutes, mais revenez toujours à la même &c. Que cela doit être joli! des beautés, des fleurs, des amans qui voltigent, qui les parcourent! *qui en cueillent*, mais *sans* en faire de bouquets. Que veut-il donc qu'ils en fassent? Ah! que je me sais mauvais gré de n'y rien comprendre?

Que pensez-vous d'un endroit où il dit *plus loin encore vers le nord, & jusques dans la Zone glacée, dans ces pays*

que le ſoleil ne daigne pas éclairer en hyver &c. N'aimeriez-vous pas autant dire, dans ces pays que le ſoleil ne daigne pas *éclairer pendant la nuit?* &c.

En un autre endroit il dit, j'ai vu des yeux verds dans cette foule de beautés.... ils ne reſſembloient ni à ceux des nations du midi, ni à ceux des nations du nord. C'eſt-à-dire, qu'ils ne reſſembloient ni à des yeux noirs, ni à des yeux bleus. Cela n'eſt-il pas bien étonnant & bien digne de remarque? Des yeux verds, qui ne reſſembloient ni à des yeux bleus;

ni à des yeux noirs ! l'Auteur auroit donc voulu que tous ces yeux, *verds*, *bleus*, *noirs*, ſe fuſſent reſſemblés ? Et cette reſſemblance apparemment, lui eût paru toute ſimple, toute naturelle, puiſqu'il s'étonne du contraire ?

Mais à qui appartenoient ces yeux verds ? il ne nous en dit mot. Ne ſeroit-ce point à quelques-unes de ces beautés *faites d'albâtre, d'or & d'azur, dans leſquelles il aime juſqu'aux erreurs de la nature, lorſqu'elle a un peu outré la couleur de leurs cheveux.... Beautés qui craignez que ce ſoit un défaut* &c.

Il devoit dire que ce *ne* ſoit un défaut. Il prétend que cette couleur, bien loin d'en être un chez les belles, eſt au contraire un avantage, en ce qu'elle eſt toujours accompagnée d'une blancheur extrême: & je ſerois aſſez de ſon avis. Le ſentiment contraire pourroit fort bien être un préjugé, fondé ſur le hazard & la jalouſie des brunes & de leurs nombreux partiſans. Elles ne ſauroient diſputer aux rouſſes, ni même aux blondes, juſques ſur leſquelles elles ont la malignité d'étendre leur dépit; elles ne ſauroient, dis-je,

leur disputer l'éclat des couleurs. Pour s'en venger, ne chercheroient-elles point à les ternir, à en diminuer le prix? Je n'ose l'assurer; mais ce que je sais bien, c'est que j'ai connu des brunes dont les lys, pour n'avoir pas la vivacité de ceux des blondes, n'en étoient pas moins odoriférans.

L'Auteur avoit dit page 96, » je ne suis pas de ceux qui » croyent qu'on avance la » Physique, en s'attachant à » un systême malgré quelque » Phénomene qui lui est évi- » demment *incompatible*; & » qui ayant remarqué quel-

» que endroit d'où fuit né-
» ceſſairement la ruine de l'é-
» difice, achevent cependant
» de le bâtir, & l'habitent
» avec autant de ſécurité, que
» s'il étoit le plus ſolide. Vous
ſeriez-vous imaginé qu'après
une parole ſi poſitive, après
avoir apporté les raiſons par
leſquelles il prétend réfuter les
ſyſtêmes des œufs & des vers,
il daignât encore s'amuſer à
faire voir que, graces à la fé-
condité de ſa brillante imagi-
nation, il ne lui ſeroit pas fort
difficile d'expliquer dans ces
opinions la diverſité des cou-
leurs, s'il vouloit s'en donner
la peine? O

» Si les hommes, dit-il,
» ont été d'abord tous formés
» *d'œuf* en *œuf*, il y auroit
» eû dans la premiere mere,
» des *œufs* de différentes cou-
» leurs qui contenoient des
» ſuites innombrables *d'œufs*
» de la même eſpece ; mais
» qui ne doivent éclore que
» dans leur ordre de dévelop-
» pement, après un certain
» nombre de générations...
» Il ne ſeroit pas impoſſible
» qu'un jour la ſuite des *œufs*
» qui peuplent nos régions
» venant à manquer, toutes
» les nations Européennes
» changeaſſent de couleur :

» comme il ne feroit pas im-
» possible *aussi* que la source
» des *œufs* noirs étant épui-
» sée, l'Ethiopie n'eût plus
» que des habitans blancs.
Quelle sublime, quelle pro-
fonde Physique ! je ne puis
m'empêcher de m'écrier en-
core une fois avec *Mascarille*
dans un juste transport d'ad-
miration,

Rare & puissant effort d'une imaginative
Qui ne le céde en rien à personne qui vive !

» Si l'on admettoit le sys-
» tême des vers, continue-
» t'il ; si tous les hommes a-

» voient d'abord été conte-
» nus dans ces animaux qui
» nageoient dans la ſemence
» du premier homme, on di-
» roit des vers ce que nous
» venons de dire des œufs.
» Le ver, pere des Negres,
» contenoit de ver en ver tous
» les habitans de l'Ethiopie
» &c. Et ſi par hazard il ſe
trouvoit des hommes bleus, des hommes verds, des hommes couleur de roſe, des hommes panachés comme des œillets ou des tulippes, notre Auteur inépuiſable en reſſources, ne ſeroit pas plus embarraſſé à en rendre raiſon : c'eſt

qu'ils feroient tous ainſi colorés dans les œufs ou dans les vers. L'admirable, l'heureuſe invention! malgré ſa modeſtie, l'anonyme ne peut pas s'empêcher de s'en applaudir.
» Ces ſyſtêmes des œufs &
» des vers, dit-il, en commençant ſon troiſiéme chapitre, ne ſont peut-être que *trop commodes* pour expliquer l'origine des noirs & des blancs : ils expliqueroient même comment des eſpeces différentes pourroient être ſorties de mêmes individus. Par exemple, ne réſoudroient-ils pas ces pro-

blêmes si embarrassans, comment un mulet vient d'un âne & d'une jument, ou d'un cheval & d'une bourique? Comment un enfant ressemble tantôt à son pere & tantôt à sa mere, quelquefois à tous les deux? En disant, c'est que depuis la création du monde, le mulet étoit tout formé dans un œuf de jument, ou de bourique? dans un ver de cheval ou d'âne? L'enfant avoit été formé de tout temps dans un ver ou dans un œuf ressemblant au pere, à la mere, à tous deux? Que cette ingénieuse explication tranche de

difficultés ! je m'étonne que ſon Auteur ne s'en tienne pas à elle : avec toute ſa fécondité, comment pourra-t'il en donner une plus claire & plus ſatisfaiſante ? Il y a ſans doute de fort honnêtes Philoſophes qui s'en contenteroient bien ; mais ce n'eſt pas le nôtre, à qui la multiplicité des façons de réſoudre les plus fortes difficultés, ne coûte tout au plus qu'un tour de tête.

L'auteur des *jugemens ſur quelques Ecrits nouveaux*, dit qu'il paſſe ſous ſilence le ſecond & le troiſiéme

chapitre, *parce qu'ils sont abstraicts & peu agréables*. Pourquoi donc, diront ses Lecteurs, a-t'il parlé des autres? Il répondra peut-être que c'est qu'il y étoit du moins question du Phénomene des différentes couleurs des hommes, & qu'il n'en est fait aucune mention dans le troisiéme chapitre. Mais si l'Auteur eût été tout de suite au fait, il n'auroit pas eû grand chose à dire : il falloit bien qu'il s'étendît un peu à droite & à gauche pour grossir sa seconde Dissertation, comme il avoit fait la premiere, &, avec la permission du juge

des Ouvrages nouveaux, je trouve moi, qu'il l'a fait fort agréablement, & avec beaucoup d'art : & je ne demande point qu'on m'en croye ſur ma parole, qu'on en juge par ce qui ſuit.

L'anonyme s'en prend d'abord *aux Sultans blaſés dans leurs ſérails. Il leur reproche de s'en tenir aux femmes de toutes les eſpeces connües, & de ne s'en pas faire des eſpeces nouvelles :* aſſurant que s'il étoit à leur place, il ne feroit pas ſi ſobre. Il paſſe enſuite à un Roi du nord, car ce n'eſt pas un homme qui s'arrête à des bagatelles.

Ce Monarque avoit, dit-il, *un goût excessif pour les hommes de haute taille & de belle figure. Il les attiroit de* par tout, c'est-à-dire, de toutes parts, *dans son Royaume.* Il compare leurs descendans à des arbres droits & bien choisis, qui font une forêt dans laquelle *le chêne & l'orme poussent leurs branches jusqu'au ciel. Le successeur de ce Roi embellit aujourd'hui la forêt par les lauriers*, *les myrtes & les fleurs.* N'est-ce pas bien choisir son terrain pour faire un parterre? & les fleurs ne doivent-elles pas venir à merveille, à l'ombre de ces chênes

& de ces ormes dont la cime eſt inacceſſible même à nos regards? Ce que c'eſt que le goût! il y a des gens heureuſement nés qui s'entendent à tout. Ne connoîtriez-vous point quelqu'un des *myrtes* de ce joli parterre? Et ne ſoupçonnez-vous pas quel eſt ce Roi du nord? Je ſouhaite que le *myrte* en queſtion y prenne racine; mais je crains fort que la tranſplantation ne lui faſſe tort, & que le ſol & l'air de cette forêt ne lui ſoient pas auſſi favorables, que ceux du pays qu'il a quitté.

Heureux qui dans ses vers, sait d'une voix legere,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévére.

Suivant ce précepte, l'Auteur, du haut de ces arbres dont nous parlions tout-à-l'heure, s'abbaisse d'un vol leger aux pieds des Chinoises. *J'ai vû,* dit-il, *des mules de Chinoises, où nos femmes n'auroient pû faire entrer qu'un doigt de leur pied.* N'étoit-ce point le petit? Enfin il nous révéle que nos jeunes filles dans leur enfance portent des corps de baleine, pour être bien faites, quelquefois des croix de fer pour ap-

prendre à se tenir droites ; & qu'elles ont la patience de dormir leurs cheveux en papillotes, afin d'être le lendemain bien frisées : les pauvres petites, qu'elles ont de peine ! Ainsi finit le troisiéme chapitre, qui, comme vous voyez, n'en déplaise encore une fois au juge *des Ecrits nouveaux*, ne laisse pas que de contenir des curiosités fort agréables & fort utiles, pour préparer l'explication du Phénomene dont il s'agit.

Ce Phénomene est un enfant de quatre ou cinq ans qui a *tous les traits des Negres*, &

dont une peau très-blanche & blafarde ne fait qu'augmenter la laideur. » Madame la Comtesse » de V * * qui a un cabinet » rempli des curiosités les » plus merveilleuses de la na» ture, mais *dont l'esprit s'é-» tend bien au-delà* ; a le por» trait d'un Negre de cette » espece. N'est-ce pas donner à cette Dame une louange bien singuliere, si c'en est une, que de dire que son esprit s'étend bien au-delà de son cabinet?

» La couleur noire est aussi » inhérente aux corbeaux & » aux merles, qu'elle l'est aux

» Negres. J'ai cependant vu
» plusieurs fois des merles &
» des corbeaux blancs. . . . .
» J'ai vu des contrées où tou-
» tes les poules étoient blan-
» ches. Je m'étonne qu'il ne
nous apprenne le nom de ces pays; lui qui entre volontiers dans les détails; la chose en valoit bien autant la peine, que le chant de l'aloüette au matin. Auroit-il ses raisons pour nous en faire un mystere? Quoi qu'il en soit, il paroît par là que l'Auteur est un homme qui a voyagé; mais je gagerois bien que ce n'est pas dans la Zone torride qu'il a

vu ces *contrées*. Il faut qu'il ſoit allé vers le nord ; car c'eſt là le théâtre ordinaire des Phénomenes qu'il nous raconte. Quoique cela pût convenir à M. de M. . . . je ſuis bien ſur encore une fois que ce n'eſt pas lui, puiſque l'Auteur *des jugemens ſur quelques Ecrits nouveaux* nous l'aſſure ; mais ne ſeroit-ce point quelqu'un de ſes compagnons de voyage ? J'ai dans l'idée que ce pourroit bien être un géometre : non pas tant à la verité pour la juſteſſe que je trouve dans l'Ouvrage, que pour des expreſſions géométriques

que j'y ai plusieurs fois remarquées. Il me fournira peut-être l'occasion d'en citer quelqu'une avant que de finir.

Nous voici enfin arrivés à l'article important, à l'explication de la couleur du Négre blanc. L'Auteur pour en rendre raison suppose,

1°. *Que la liqueur séminale de chaque espece d'animaux contient une multitude innombrable de parties propres à former* par leurs assemblages, *des animaux de la même espece.*

2°. *Que dans la liqueur séminale de chaque individu, les parties propres à former des traits*

ſemblables à ceux de cet individu ; ſont celles qui d'ordinaire ſont en plus grand nombre, & qui ont le plus d'affinité ; quoiqu'il y en ait beaucoup d'autres pour des traits différens.

Ces deux ſuppoſitions faites, l'Auteur raiſonne ainſi.

» Les parties analogues à cel-
» les du pere & de la mere
» étant les plus nombreuſes,
» & celles qui ont le plus d'af-
» finité, ſeront celles qui s'u-
» niront le plus ordinaire-
» ment ; & elles feront des
» animaux ſemblables à ceux
» dont ils ſeront ſortis.

» Le hazard ou la diſette des

» traits de famille *feront* quel-
» quefois d'autres assembla-
» ges : & *l'on verra naître de*
» *parens noirs un enfant blanc*,
» *ou peut-être même un noir de*
» *parens blancs.*

» Ces productions ne sont
» d'abord qu'accidentelles :
» les parties originaires des
» ancêtres se trouvent encore
» les plus abondantes dans les
» semences : après quelques
» générations ou dès la géné-
» ration suivante, l'espece ori-
» ginaire reprendra le dessus ;
» & l'enfant au lieu de res-
» sembler à ses pere & mere,
» ressemblera à des ancêtres
» *plus éloignés.*

J'ose dire que voilà tout ce qu'il y a d'essentiel *dans la Dissertation sur l'Origine des Noirs*. Comme c'est l'article qui mérite le plus d'être examiné, j'en ai fait un extrait fidele, & bien différent de celui qu'en a fait le Juge *des Ecrits nouveaux*. S'il est permis de juger par-là de ceux qu'il a coutume de faire, on peut dire que c'est un pitoyable faiseur d'extraits. Sur les cinq petits articles que je viens de rapporter, il a passé le troisiéme & le quatriéme, c'est-à-dire, l'explication de *la ressemblance* & de *la diversité* des en-

ſans avec les pere & mere; il n'a cité que le dernier article, qui, grace à la ſuppreſſion des deux précédens, rend inintelligible l'explication déja obſcure de la reſſemblance des enfans avec leurs ancêtres. Non content de tronquer ainſi notre pauvre Auteur, il lui prête encore une abſurdité dont il n'avoit pas beſoin. Il lui fait dire dans ſa premiere ſuppoſition que la ſemence de chaque animal *contient une multitude de parties propres à former des animaux de* toute *eſpece*. Quelle lourde bévûe! Notez qu'à la fin de ſa feüille il a mis

un article pour les fautes à corriger, parmi lesquelles il s'est bien gardé de donner une place à cette erreur importante. Je reconnois là son exactitude. Celui qu'il traite si bien est pourtant un savant qu'il a, dit-il, l'honneur de connoître. C'est apparemment en faveur de la connoissance. Jugez de ses égards, de sa fidélité envers ceux qui n'ont pas l'avantage d'en être connus.

Revenons maintenant aux endroits que j'ai cités. Je n'ai rien à dire de la premiere supposition, sinon qu'il y a longtemps qu'elle n'est plus nou-

velle; & que j'ai regret que l'Auteur n'ait pas voulu prendre la peine d'examiner *la maniere dont ſe forment dans la ſemence de chaque animal des parties analogues à celles de cet animal.* Eſt-ce qu'il a jugé que cet examen ne méritoit pas autant d'attention que le vol, le chant de l'aloüette, ou la couleur des yeux des brunes & des blondes, qui dans un *beau jour d'été*, ſe promenent aux Thuilleries? J'aurois crû cette matiere digne de tenter l'ambition d'un génie auſſi heureux que le ſien en découvertes *phyſiques.* Ses brillans

& nombreux succès auroient bien dû l'engager à l'honorer de quelques conjectures. Mais enfin il ne l'a point voulu. *Je ne l'examine point ici*, dit-il, il réserve apparemment cet examen pour une occasion plus favorable, ou peut-être s'est-il adroitement ménagé ce moyen d'ajouter une nouvelle Dissertation aux deux autres. Quoi qu'il en soit, c'est un point qu'il n'examine point ici. Ce sont ces mots, *Je ne l'examine point ici*. Ce qui m'en console, c'est qu'il nous fait espérer par ces termes qu'il pourra quelque jour l'exami-

ner ailleurs. Ainſi ſoit-il.

Examinons, nous, ſa ſeconde ſuppoſition. Je veux bien lui paſſer la premiere, quoiqu'il n'ait pas daigné en donner de raiſons; ni même examiner s'il en avoit à donner; mais pour la ſeconde il n'y a pas moyen de la lui paſſer, malgré toute la bonne volonté que j'ai pour lui, à moins qu'il n'en donne quelques raiſons. Comment, ce n'eſt pas aſſez que d'admettre à ſa conſidération dans la ſemence de chaque animal *des parties propres à former des traits ſemblables à ceux de cet*

individu. Il faudra encore parmi ces parties en admettre sur sa parole *beaucoup d'autres pour des traits différens*. Non, ma foi, je n'en ferai rien pour le coup, ou il dira pourquoi.

Mais, répondroit peut-être quelqu'un, il est bien aisé de dire pourquoi : ne voyez-vous pas, & ne dit-il pas lui-même que ces parties *pour des traits différens* seront la source des diversités, comme celles qui sont *pour des traits semblables* seront la source des ressemblances ? fort bien, cela est très-clair : il faudroit être de bien mauvaise humeur pour

ne pas s'en contenter. Je n'y prenois pas garde d'abord ; mais à préſent je n'ai plus rien à répliquer ſur ce ſujet.

Je veux donc bien faire ſemblant de comprendre d'où vient que des enfans reſſemblent ou ne reſſemblent pas à leurs pere & mere. Le premier eſt naturel, le ſecond eſt un accident ; mais j'ai beau vouloir me prêter à l'illuſion, je ne puis conſentir à concevoir d'où peut venir dans les principes de l'Auteur la reſſemblance d'un enfant avec ſes ayeux. *Les parties originaires des ancêtres*, dit-il, ſe retrouvent *en-*

core les plus abondantes dans les semences, après quelques générations, ou peut-être dès la génération suivante, l'espece originaire reprendra le dessus. Comment l'entend-il ? Comment prétend-il, qu'*après quelques générations*, ou même après une, *les parties originaires des ancêtres se trouvent encore les plus abondantes dans les semences*, ou qu'il s'y en retrouve seulement un certain nombre? Sans doute il ne veut pas que *ces parties originaires* soient contenuës les unes dans les autres d'ayeux en descendans, comme les vers le sont, dit on,

de pere en pere, & les œufs de mere en mere. Mais si *ces parties* qu'il appelle *originaires* ne sont point ainsi renfermées les unes dans les autres d'ayeux en descendans, comment imagine-t-il que dans un animal différent de ceux qui l'ont engendré, dans un homme blanc né de deux parens noirs, elles restent *originaires*, c'est-à-dire, qu'elles conservent quelque analogie avec les parties séminales des ancêtres, ou même avec celles des pere & mere de cet individu ?

Que veut-il dire par ces *parties originaires des ancêtres ?*

l'a t'il bien entendu lui-même? il y a toute apparence que non. Car dans un animal, dans un Négre blanc, il y a, ſuivant ſes principes, de deux ſortes de parties ſéminales, les unes *propres à former des traits ſemblables à ceux de cet individu; & d'autres pour des traits différens:* or ni les unes ni les autres ne peuvent être celles qu'il appelle *les parties originaires des ancêtres.*

1°. Ce ne peuvent pas être les premieres. Il ſeroit ridicule de dire que *les parties propres à former des traits ſemblables à ceux* d'un Négre blanc, ſont

les *parties originaires*, *ou analogues* de ſes ancêtres, c'eſt-à-dire, des *parties propres à former des traits ſemblables à ceux d'individus* tous noirs.

2°. Les parties qui ſont *pour des traits différens* de ceux de l'individu, ne doivent pas non plus être regardées comme *les parties originaires des ancêtres*. Car quoiqu'il ſoit abſolument poſſible qu'elles ſoient ſemblables à celles des ayeux, il eſt cent fois au moins, mille fois plus probable qu'elles ne le ſeront pas : en ce qu'elles ſont ſuſceptibles d'une infinité de variétés, dont le hazard ſeul décide.

De plus ſi par *parties originaires des ancêtres*, l'Auteur eût entendu celles qui ſont pour *des traits différens*, il ſeroit tombé dans une contradiction manifeſte. Car dans ſon hypothéſe les parties qui ſont pour *des traits différens* ſont *ordinairement* les moins nombreuſes : & il dit que pendant pluſieurs générations *les parties originaires des ancêtres ſe retrouvent encore les plus abondantes* dans les ſemences ; il eſt donc clair & démontré que l'Auteur lui-même n'a pas bien compris ce qu'il a voulu dire par *les parties*

parties originaires des ancêtres.

Il a fait auſſi à ſon ordinaire pluſieurs fautes de ſtile ou de juſteſſe dans les paſſages que j'ai cités. Je me ſuis contenté d'en indiquer quelques-uns par des caractères différens : je n'en rappellerai qu'une ici, parce qu'il l'a répétée je ne ſais combien de fois, & que le Juge *des Ecrits nouveaux* a paru prendre à tâche de l'imiter. Elle eſt dans ces mots, *l'on verra naître de parens noirs un enfant* blanc, *ou peut-être même un noir de parens* blancs. Je ne parle pas du mauvais effet que produit la rime de ces deux

blancs; mais de l'arrangement ſeul des fils & des peres. N'eût-il pas été mieux de dire, *on verra de parens noirs naître un enfant blanc, ou peut-être même de parens blancs naître un enfant noir ?* ou bien encore *on verra un enfant blanc naître de parens noirs, ou peut-être même un enfant noir naître de parens blancs ?*

Il y avoit pluſieurs façons de dire paſſablement la choſe, & ils ont tous les deux conſtamment choiſi la plus mauvaiſe. Ainſi l'Auteur dit ailleurs, *l'on ne voit point naître d'ancêtres blancs des enfans*

noirs. Phrase dans laquelle si on ne consultoit que la construction, on ne pourroit décider si ce sont *les enfans noirs qu'on ne voit point naître d'ancêtres blancs*, ou si ce sont *les ancêtres blancs qu'on ne voit naître d'enfans noirs*. Vous me direz, le sens est assez déterminé par la pensée. Il seroit encore mieux qu'il le fût aussi par la construction. L'ouvrage & celui qui en a fait l'extrait sont pleins de cas où ces constructions souvent dures, produisent de l'obscurité. Qu'eut-il coûté d'écrire, *on ne voit pas d'ancêtres blancs naître des en-*

fans noirs; ou *l'on ne voit point d'enfans noirs naître d'ancêtres blancs?*

Quoique ce phénomene n'arrive point, & que l'Auteur se soit même étendu assez au long pour le prouver, il a pourtant pris la peine d'expliquer comment cela se feroit, s'il arrivoit. Un Physicien ordinaire est assez embarrassé à rendre raison des prodiges qu'on lui propose; mais c'est un jeu pour le nôtre, que d'en resoudre qui ne sont peut-être pas possibles.

» Si celui-ci arrivoit quel-
» quefois, dit-il, la probabi-

» lité qu'il arriveroit plutôt
» *parmi les enfans du peuple*,
» que *parmi* les *enfans* des
» Grands, eſt immenſe, &
» dans le rapport de la mul-
» titude *du peuple ;* pour un
» *enfant* noir d'un grand Sei-
» gneur, il faudroit qu'il nâ-
» quît mille *enfans* noirs *par-*
» *mi le peuple*.

Avez-vous remarqué ces mots & leur ponctuation ? *Dans le rapport de la multitude du peuple ;* voilà une de ces expreſſions que j'appelle géométriques. Peut-être trouverez-vous au contraire qu'elle n'eſt pas d'un Géometre, parce

qu'il n'y en a point qui ignore qu'il ne peut y avoir de rapport qu'entre deux choses au moins, & que l'Auteur a oublié d'en exprimer une *dans le rapport de la multitude du peuple* ? à quoi, direz-vous ? On voit bien que c'est *dans le rapport de la multitude du peuple aux grands Seigneurs* : & apparemment par précision on aura sous-entendu un des deux termes du rapport. Tout ce qu'on pourroit en conclure, & cette conclusion seroit encore favorable à M. de M... c'est que l'Auteur ne doit pas être un grand Géométre. Mais

qu'il en ſoit réellement un, quantité d'autres paſſages le font raiſonnablement préſumer. En parlant des œufs, il dit » Toutes les femelles con-
» tenuës ainſi les unes dans
» les autres & de grandeurs
» toujours diminuantes *dans*
» *le rapport de la premiere à ſon*
» *œuf*, n'allarment que l'ima-
» gination.

A propos des vers il s'énonce ainſi : » Ce petit ver qui
» nage dans la liqueur fémi-
» nale.... a ſa liqueur fémi-
» nale dans laquelle nagent
» des animaux *d'autant plus*
» *petits que lui, qu'il eſt plus*

» *petit* que le pere dont il eſt » ſorti : & il en eſt ainſi de » chacun de ceux-là à l'infini.

Cinq ou ſix lignes au-deſſous il pourſuit : » d'une gé» nération à l'autre les corps » de ces animaux diminuent » *dans la proportion* de la gran» deur d'un homme à celle de » cet atome qu'on ne décou» vre qu'au meilleur microſ» cope : leur nombre aug» mente *dans la proportion de* » *l'unité*, *au nombre* prodi» gieux d'animaux répandus » dans cette liqueur, &c. Si ce n'eſt pas là le langage de la Géométrie, qu'eſt-ce que c'eſt donc ?

Qu'on ne m'objecte point qu'il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'un Géometre s'applique à faire des Diſſertations anatomiques. Cela n'eſt pas plus extraordinaire, que de voir un Poëte faire de la géométrie, ou un Medecin compoſer des Traités ſur la nature de l'ame. Il n'eſt plus du bel air, de travailler dans le genre dont on fait publiquement profeſſion. La mode eſt d'écrire dans tous les genres, & de ne réuſſir ou de n'exceller dans aucun. Il ſemble que la plûpart de nos Ecrivains s'en piquent. Ce n'eſt plus le tems des Corneil-

les, des Molieres, des Racines, des Descartes, des Cassinis, des Neutons, petits esprits constamment bornés à un seul genre. Ceux de nos jours aspirent modestement à réunir tous leurs talens; séduits par l'exemple inimitable d'un génie universel, qu'ils devroient bien se contenter d'admirer, sans oser prétendre à l'imiter. Ce n'est pas travailler à lui ressembler, que de le prendre pour modele. Il faut commencer par n'en pas avoir, par se rendre, ou plutôt par être original: je croirois lui faire injure, si je le nommois.

Les louanges qu'on lui donne doivent le faire reconnoître, en ne convenant qu'à lui: & si cet avantage lui est propre, c'en est un fort commun que de le deviner. Peut-être même seroit-ce un éloge unique pour quelqu'un, que de dire qu'il entend bien les différens Ouvrages que ce grand Homme a composés, & qu'il en connoît tout le prix. Je ne puis songer à ses prétendus rivaux, sans me rappeller la fable de la grenouille & du rossignol.

» L'histoire de la Genese, » (dit l'un d'eux, au rapport

» du juge *des Écrits nouveaux*)
» nous apprend que tous les
» peuples de la terre ſont ſor-
» tis d'un ſeul pere & d'une
» ſeule mere : cela forme une
difficulté. Comment, dit-on,
des hommes blancs, noirs &
bazannés, ont-ils pu venir
d'un même ancêtre ? Etoit-il
bazanné, noir ou blanc ? No-
tre homme, qui a réponſe à
tout, aſſure modeſtement que
» cette difficulté eſt levée, ſi
» l'on admet un ſyſtême qui
» eſt *au moins* auſſi vrai-ſem-
» blable, que tout ce qu'on
» avoit imaginé juſqu'ici pour
» expliquer la génération. A

l'entendre, ne le croiroit-on pas créateur de quelque opinion nouvelle ?

Voulez-vous savoir comment il leve la difficulté, le voici. » De ces naiſſances ſubites d'enfans blancs au mi-
» lieu de peuples noirs, on
» pourroit peut-être conclure
» que le blanc eſt la couleur
» primitive des hommes, &
» que le noir n'eſt qu'une va-
» riété devenue héréditaire
» depuis pluſieurs ſiecles,
» mais qui n'a point entiere-
» ment effacé la couleur blan-
» che qui tend toujours à re-
» paroître. Il avoit à ce qui

me semble une bien meilleure raison, dont il n'a pas sçu faire usage pour cette occasion. » Tous ceux, dit-il, » qui ont vu naître les en- » fans negres savent qu'ils ne » naissent point noirs; & que » dans les premiers temps » de leur vie, l'on auroit peine » à les distinguer des autres » enfans. C'est de là, si je ne me trompe, qu'il pouvoit plus vrai-semblablement inférer que le blanc étoit la couleur primitive des hommes, dont ils n'étoient dépoüillés que par l'excès de la chaleur & par ses dépendances.

Quelques voyageurs ont rapporté que les terres Magellaniques ſont habitées par des Géans. L'extrêmité ſeptentrionale paſſe pour être peuplée de nains ; & nous ſavons que la Zone torride eſt couverte de peuples noirs ou bazannés. Les Philoſophes ordinaires attribuent la noirceur des uns à l'excès de la chaleur ; la petiteſſe des autres à l'excès du froid, & remettent l'explication de la taille énorme des géans, juſqu'à ce que leur exiſtence ſoit mieux conſtatée ; mais vous penſez bien qu'après tous les Phénomenes

importans, qu'a ſi bien développés notre Auteur, il ne demandera pas de délai pour rendre raiſon de ſemblables bagatelles. » Que des géans, » que des nains, que des noirs » ſoient nés parmi les autres » hommes, l'orgueil ou la » crainte auront armé con- » tre eux la plus grande par- » tie du genre humain; & » l'eſpece la plus nombreuſe » aura relégué ces races dif- » formes dans les climats de » la terre les moins habitables. Cet homme là a un génie inépuiſable en inventions phyſiques. Je m'étonne que l'orgueil

gueil & le mépris n'ayent ainsi formé des états de bossus, de borgnes, ou d'aveugles; & que de beaux garçons, comme l'Auteur, leur ayent accordé la grace de les souffrir dans leur société. » Les nains, » ajoute-t'il, se seront retirés » vers le pole arctique : les » géans *auront été* habiter les » terres de Magellan; les » noirs auront peuplé la Zone » torride. Si le juge *des Ecrits nouveaux* n'avoit pas répété pour son compte *auront été* au lieu de *seront allés* habiter &c, j'aurois pris cette expression pour une faute de fran-

çois. Ainſi finit *Vénus-Phyſique*, ſans paſſage latin. Je vous avoue que l'Auteur m'a trompé : j'en attendois encore un petit ; mais je ne lui en ſais point mauvais gré, apparemment qu'il n'en ſavoit plus.

Pour en dédommager ſes Lecteurs, il a enrichi ſon livret d'une table des matieres, qui fait bien une troiſiéme Diſſertation digne des deux autres. Sur cent ſoixante-huit pages que contient le tout, il y en a vingt-ſix pour la table ſeule. Il n'y manque qu'une choſe, à la verité eſſentielle ;

c'eſt un article pour les fautes à corriger : l'Auteur auroit pû y en ajouter un auſſi gros pour le moins que la table des matieres. Cette table qu'on voit bien n'être là que pour groſſir le volume, m'eſt encore une nouvelle preuve que ſon Auteur n'eſt pas M. de M. . . Il a un autre ſecret, mais plus ingénieux que celui-là pour groſſir ſes Ouvrages. C'eſt de les faire imprimer ſur le papier le plus fort qu'il peut trouver. Voyez ſa lettre ſur la Comete. Un jour qu'un petit Aſtronome de ſa ſuite lui demandoit la raiſon de cette

pratique, il lui en fit confidence : & celui-ci, quelque temps après, cita dans une compagnie cette anecdote, pour prouver que rien n'échappoit à M. de M... & que la vaste étenduë de son génie, embrassoit tout ce qui pouvoit concourir au succès de ses projets. Voilà ce que c'est que d'avoir de bons amis, & qui dans l'occasion savent faire sentir tout ce que vous valez. Heureux! ceux qui en rencontrent de tels, & qui ont le talent de les discerner.

De peur que l'objet de ma critique ne m'occasionne quel-

que nouvelle queſtion de votre part, Monſieur, je ſuis bien aiſe de vous dire que deux raiſons ont déterminé mon choix : l'une eſt l'impudence avec laquelle quelques partiſans de *Vénus-Phyſique* ont eu l'indiſcrétion de la vanter ; l'autre, & la plus puiſſante, eſt l'envie de complaire à M. de M. . . . qui, m'a-t'on dit, avoit déſiré d'en voir une critique. J'ai bien du regret de ne l'avoir pas ſçu plûtôt ; mais dès que je l'ai appris, j'ai ſaiſi avec empreſſement cette occaſion favorable, pour lui faire ma cour, & poſtuler ſon amitié.

C'est ainsi qu'en partant, je lui fais mes adieux.

Je crains un peu que, si j'ai l'avantage d'obtenir sa bienveillance, ce ne soit aux dépens de celle de l'inconnu dont j'ai pris la liberté de censurer la production, en cas toutesfois que la mienne vienne à sa connoissance. Je lui en ferois de très-humbles excuses, si l'impression de son livre n'en eût donné le droit à tous ses Lecteurs. Tout ce que je puis pour adoucir l'amertume de la censure, & pour rendre exactement justice à son mérite; c'est de reconnoître qu'il

a effectivement de l'esprit & plus encore de lecture. Ces qualités ne sont point incompatibles avec les défauts dont je l'ai accusé. On peut les posséder, même dans un dégré éminent, sans être précis, juste, délicat surtout & galant. Oui, je soutiens que le stile de l'anonyme est diffus, embarrassé, qu'il fait trop parade d'érudition, qu'il manque de justesse, non seulement dans ses expressions, mais aussi dans ses pensées; & que quoi qu'il fasse, il n'est point & ne sera par conséquent jamais galant. Les hommes naissent ga-

lans comme Poëtes. Ce ſont des dons de la nature, qu'elle réſerve pour un très-petit nombre de ſes plus chers favoris, & dont l'art ne peut pas plus procurer l'un que l'autre. Quand on n'eſt pas né Poëte, on ne peut, avec bien de la peine, faire que de mauvais vers : & l'on ne peut dire que de fades galanteries, lorſqu'on n'eſt pas né galant. Mais quoique l'anonyme n'ait point cet avantage, je le répéte encore une fois, cela n'empêche pas qu'il n'ait de l'eſprit & du ſavoir.

Eh bien, Monſieur, êtes-

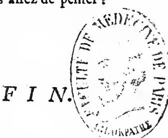
vous content ? Me reprocherez-vous encore mon ſilence ? Et ne vous repentirez - vous point de l'avoir interrompu ? Si j'étois vindicatif, ou préſomptueux, je pourrois à cette critique joindre quelques idées nouvelles qu'elle m'a fait naître ſur la génération ; mais quoique cette vengeance fût peut-être permiſe, & qu'il n'y eût pas beaucoup de préſomption à dire mon avis ſur une matiere, après la liberté qu'a priſe l'Auteur d'en dire le ſien ; je préfére les douceurs de la tranquillité au plaiſir de la vengeance, & à la gloire de

faire, ou de tenter des découvertes.

Pour éternifer fa mémoire
On perd les momens les plus doux;
Pourquoi chercher fi loin la gloire?
Le plaifir eft fi près de nous.
Dites-moi, Manes des Corneilles,
Vous, qui par des Vers immortels
Des Dieux égalez les merveilles
Et leur difputez les autels;
Cette couronne toujours verte
Qui pare vos fronts triomphans,
Vous venge-t'elle de la perte
De vos amours, de vos beaux ans?
Non: vos chants, trifte Melpoméne,
Ne troubleront point mes loifirs;
La gloire ne vaut pas la peine
Que j'abandonne les plaifirs.
Ce n'eft pas que froid Quiétifte
Mes yeux fermés par le repos
Languiffent dans une nuit trifte
Qui n'a pour fleurs que des pavots.

Occupé de riants menſonges,
L'amour interrompt mon ſommeil;
Je paſſe de ſonges en ſonges:
Du repos je vole au réveil.
Quelquefois pour Eléonore,
Oubliant ſon oiſiveté
Ma jeune Muſe touche encore
Un luth que l'Amour a monté;
Mais elle abandonne la lyre
Dès qu'elle eſt près de ſe laſſer:
Car enfin que ſert-il d'écrire?
N'eſt-ce pas aſſez de penſer?

FIN.





BIBLIOTHÈQUE
DE
Mr RENÉ MARJOLIN





